thème de la magie et du magicien dans la déclamation X, ou celui de la *meretrix* et de l'amant dans les déclamations XIV et XV. Un important appendice contient la traduction de ces déclamations (on regrettera l'absence du texte latin) et aussi les sujets des différentes *Declamationes maiores*. Il faut y ajouter une abondante bibliographie. Des analyses minutieuses et précieuses font ressortir les caractéristiques propres de ces déclamations et montrent la liberté de ce genre. C'est dire l'importance et la qualité de cet ouvrage, qui, avec d'autres travaux parus ces dernières années, attire l'attention sur ces œuvres longtemps délaissées.

Michèle Ducos.

Sciences historiques.

Robert Hannah, *Greek and Roman Calendars. Constructions of Time in the Classical World :* Londres, Duckworth, 2005, 170 pages.

Ce livre est une utile rétrospective sur le calendrier antique. Après une explication des phénomènes astronomiques sur lesquels s'appuient d'une manière générale les calendriers, avec des croquis clairs, il traite principalement de trois époques : l'époque grecque archaïque, l'époque grecque classique et l'époque romaine.

À propos de la première époque, où le calendrier était lunaire, avec des mois appelés d'après les dieux ou des fêtes religieuses, R. Hannah présente en particulier le débat sur la date du caractère sacré de ce calendrier : soit l'adoption des noms des mois, en lien avec des fêtes déterminées, n'est survenue sous l'influence de Delphes qu'après Homère et Hésiode (qui ne mentionnent pas les différents mois), soit elle s'est produite beaucoup plus tôt, au moins, dans cette hypothèse, à l'âge du bronze ancien. L'auteur montre par ailleurs avec précision les différents systèmes intercalaires anciens en les illustrant par des tableaux.

En ce qui concerne le calendrier de la Grèce classique, l'auteur insiste sur celui d'Athènes, repère principal pour la connaissance des autres calendriers grecs : il y avait en fait deux calendriers à Athènes, l'un lunaire, régissant les diverses festivités, l'autre sans doute solaire et de caractère politique, constitué de dix mois (prytanes).

Pour ce qui est du calendrier romain, R. Hannah émet des doutes sur l'existence à Rome d'une année ancienne de dix mois, car il estime que son décalage aurait été trop important par rapport à l'année solaire réelle. Il doute également du caractère lunaire de l'année dite de Numa : il pense plutôt que le récit de la réforme de Numa recouvre deux stades de développement du calendrier romain, depuis un calendrier lunaire originel jusqu'à un calendrier luni-solaire où les mois se trouvaient plus ou moins séparés de leur origine lunaire.

L'auteur présente ensuite le calendrier d'Antium, puis fait un exposé clair sur le fonctionnent de l'année pré-julienne et sur les difficultés de l'intercalation de jours supplémentaires, devenue périodiquement nécessaire : un tableau judicieux (p. 109) montre les correspondances entre les dates de ce calendrier et les dates juliennes, sur un cycle de quatre ans. Il analyse, enfin, le calendrier julien, qui consista à abandonner le calendrier quasi-lunaire de la République pour un calendrier exclusivement solaire, et décèle dans cette réforme des influences grecques et égyptiennes.

Ce livre contient encore d'autres analyses intéressantes sur différents points techniques. Il s'appuie souvent sur des textes, cités cependant uniquement en

traduction et sans référence à l'édition (ce qui est particulièrement regrettable pour Censorinus). Il comporte une bibliographie riche et des index.

Gérard Freyburger.

Vivian Nutton, *Ancient Medicine*, *Series of Antiquity* : Routledge, London-New York, 2004, 486 pages.

L'auteur, spécialiste reconnu de la médecine antique, nous livre avec cet ouvrage une synthèse complète sur un domaine à la fois vaste et technique. Le propos allie érudition et clarté ; il satisfera autant le novice que le spécialiste, qui y trouvera des compléments bibliographiques ainsi que des mises au point sur l'état des recherches. Il est abondamment illustré ; on appréciera en particulier, dans le chapitre consacré à la condition du corps médical dans le monde romain, les photographies de stèles funéraires, qui fournissent une documentation épigraphique de qualité. Les reproductions de manuscrits et d'éditions anciennes sont également judicieusement choisies. La médecine antique constituant un champ de recherches des plus actifs, il était important de faire le point sur les évolutions et les découvertes récentes, tant sur le plan de la connaissance et de l'édition des sources textuelles que sur celui de la documentation archéologique. Cette synthèse ne se distingue donc pas par son originalité — le traitement du sujet est chronologique et passe en revue tous les aspects attendus —, mais par son actualité. Certains problèmes de fond, sur lesquels historiens et commentateurs n'ont cessé de s'opposer, sont rappelés et traités avec la prudence qui convient, ainsi l'hypothèse de l'influence des traditions babylonienne et égyptienne sur la médecine grecque. Si l'auteur retient la thèse de la spécificité de la tradition grecque, il l'appuie en prenant en considération la réflexion théorique sur les fondements de l'art et non la dimension pratique.

Sur certaines questions, V. Nutton parvient à se détacher nettement de ses prédécesseurs en apportant des éclairages nouveaux et en mettant en valeur des faits encore peu exploités. L'auteur conclut son étude en affirmant avoir rédigé « la première histoire anti-galénique de la médecine antique » (« *the first anti-Galenic history of ancient medicine* », p. 313). Ce constat volontairement polémique peut paraître quelque peu présomptueux mais il rend compte de l'esprit dans lequel l'ouvrage fut conçu. En effet, bien que deux chapitres — l'ouvrage en compte dix-neuf — soient consacrés à Galien et à sa pensée, la partie « romaine » de l'étude n'est pas entièrement dominée par la figure tutélaire du médecin de Pergame. L'auteur parvient à mettre l'œuvre de Galien en contexte en montrant ce qu'elle doit non seulement à ses prédécesseurs, mais également à ses concurrents et contemporains. Surtout, cette histoire ne fait pas du galénisme le point d'aboutissement de la pratique et de la science antiques. Il est certain que l'œuvre et la pensée de Galien s'imposèrent très tôt comme le corps doctrinal de référence et que l'on peut dire sans conteste que la médecine médiévale —et au-delà, renaissante — est galénique. Il n'en reste pas moins, et V. Nutton le montre très bien, que, jusqu'à la fin de l'Antiquité d'autres écoles ont été actives et prospères. C'est le cas de la secte méthodique qui, malgré les dénigrements et les attaques de Galien, a continué à représenter une alternative médicale appréciée dans le monde romain. L'autre apport notable de cette histoire est la présence d'un chapitre en grande partie consacré à la pratique de la médecine dans les légions et garnisons du *limes*. L'auteur traite la question des hôpitaux militaires (p. 178-183) en tenant compte des fouilles effectuées sur les frontières de l'*Imperium Romanum*, en Allemagne et

en Grande-Bretagne. Cette archéologie « militaire » est l'un des domaines dans lequel l'école britannique se distingue, et l'auteur parvient à exploiter avec justesse les travaux les plus récents. Ce mérite est sans doute à l'origine de la disproportion dans le traitement d'une partie de l'information. La carte de la page 272, qui donne la localisation des sanctuaires de guérison dans le monde romain, se limite à quinze sites dont trois sur le territoire de l'antique *Britannia* (Coventina's Well sur le Mur d'Hadrien, Lydney et Bath) ; un seul site pour la Gaule romaine, celui des Sources de la Seine, alors que le monde gallo-romain se caractérise précisément par le nombre important de ces sanctuaires associés aux eaux. On comprend que ce document privilégie les sites étudiés par l'auteur — d'où l'importance accordée aux sites bitanniques ; ainsi le site d'Abonotichos, sur la Mer Noire, peu connu mais présenté de façon intéressante dans l'ouvrage (p. 282). Mais ce choix cartographique est arbitraire et risque de présenter au lecteur une image faussée de la réalité qu'il est censé illustrer. Il aurait été préférable de dresser une carte plus complète faisant apparaître un plus grand nombre de localisations (pour l'Asie mineure, l'Italie et la Gaule en particulier).

Notons pour finir un défaut formel qui peut agacer : les lieux, qu'il s'agisse de villes ou de régions, sont presque systématiquement mentionnés dans leur dénomination actuelle et non par leur nom antique. Il serait préférable de s'en tenir à l'appellation antique en première dénomination, avec mention du nom moderne entre parenthèses. Ce défaut de méthode conduit en effet ponctuellement à des formulations anachroniques : ainsi, dans le chapitre consacré aux théories hippocratiques, l'auteur remarque que le traité *Airs, Eaux, Lieux* décrit la manière dont les habitants de Russie méridionale (*S. Russia*) sont conditionnés par la naissance et le climat à contracter des maladies de phlegme (p. 80). Dans le contexte antique, cette entité géographique n'a pas de sens ; le peuple en question est bien évidemment celui des Scythes, longuement décrits par Hérodote et l'auteur du traité, dont le nom n'est pas donné.

Ces restrictions n'entachent pas la qualité générale d'une étude dont l'aisance et la rigueur témoignent de la parfaite maîtrise de son auteur. Le livre se lit comme un cours magistral, au sens fort du terme, sur la médecine dans le monde gréco-romain. Nul doute que cette synthèse complète et pertinente deviendra un ouvrage de référence.

Frédéric Le Blay.

Women's Influence on Classical Civilisation, edited by Fiona McHardy and Eireann Marshall : Routledge, London & New York, 2004, 196 pages.

Dans la lignée des nombreuses études récentes, essentiellement anglo-saxonnes, consacrées à la femme antique, ce recueil rassemble 10 contributions issues d'un colloque tenu à Exeter en 1998 : *An alien influence*. L'intention générale des auteurs — toutes des femmes — est de montrer que dans l'Antiquité classique les femmes avaient une influence et même une action, plus ou moins visibles, souvent occultées par les sources littéraires, non seulement dans les sphères traditionnellement féminines, mais même dans des domaines réputés masculins. Le champ de recherches couvert est très large géographiquement (Grèce, Rome, Afrique, Gaule) et chronologiquement (de la tragédie grecque dans l'Athènes du IV^e^ siècle au règne de Constance au début du V^e^ siècle après J.-C.) et les thèmes traités sont très variés. Tout cela nuit à la cohérence de l'ensemble, qui donne une impression d'éparpille-

ment. Mais une constante s'affirme : le point de vue résolument féministe des auteurs.

Discerner la participation des femmes dans des domaines comme la philosophie ou la science, domaines traditionnellement réservés aux hommes, est d'autant plus difficile que les savants modernes eux-mêmes se sont souvent refusés à l'envisager comme possible, même quand les sources littéraires la signalent. Qu'il s'agisse des femmes philosophes ou des mathématiciennes de l'Antiquité grecque, la tradition s'applique à nier leur identité féminine ou à attribuer leur œuvre à un homme qui leur était proche et dont elles auraient été seulement la secrétaire ou la disciple. Les exemples d'Hypation et de Pandosion sont significatifs. Mais on a continué par la suite à occulter les travaux scientifiques des femmes au profit de leurs pères ou maris ; notons parmi les exemples cités celui de Marie Curie, que l'on eut bien du mal à considérer comme une savante à part entière en dépit de son prix Nobel : on ne voulait voir en elle que l'élève de son mari (G. McLaughlin). La traditionnelle séparation hiérarchisée des sexes est toujours liée à la dichotomie privé/public, qui a pour corollaire la division correspondante des tâches : aux hommes les rôles publics, en particulier la politique ; aux femmes les travaux domestiques. Toute tentative pour celles-ci de sortir de l'espace qui leur est attribué est considérée comme un danger pour la cité. La présence de personnages féminins dans la représentation des tragédies grecques, rite public par excellence, qui a pour fonction de célébrer la cité et son idéologie, ne s'explique que parce qu'une Clytemnestre, une Médée, en outrepassant les limites que leur fixe la société, deviennent des monstres dont la conduite effrayante montre aux citoyens le danger du pouvoir féminin. La place centrale des femmes dans la tragédie grecque n'est pas un signe de féminisme, mais une mise en garde contre elles (N. Sorkin Rabinovitz). Le danger de l'intervention féminine dans les affaires des hommes apparaît dans leur capacité à pousser les hommes qui leur sont proches à la vengeance par des lamentations de deuil excessives, que l'État athénien prit soin d'interdire ; le thème se retrouve dans des nouvelles modernes comme *Colomba*, avec la même connotation négative. Cette incitation féminine à la vengeance est condamnée, car elle représente des valeurs rejetées par la société civilisée ; c'est le sens des tragédies grecques de la vengeance comme *Electre* : même si ces tragédies sont issues des lamentations féminines, il s'agit encore de mettre les citoyens en garde contre le danger des excès des femmes (F. McHardy). L'action des femmes est beaucoup plus visible et positive dans le monde romain, même s'il faut la chercher avec soin, car les sources littéraires n'y font guère allusion. S. Dixon étudie leur rôle économique. Si l'on s'en tenait à l'image traditionnelle transmise par la littérature, on pourrait croire que la femme romaine, quand elle était vertueuse, se consacrait au travail domestique de la laine ; en réalité les femmes pouvaient posséder et acquérir des richesses importantes, qu'elles géraient elles-mêmes ou par l'intermédiaire d'un homme de confiance ; elles avaient des activités industrielles et commerciales, et même les travaux textiles auxquels elles étaient préposées n'étaient pas limités à l'usage domestique. Mais la tradition, pour des raisons morales essentiellement, passe sous silence cette participation des femmes à la vie économique. Dans le domaine politique, c'est à la fameuse Cornélia, la mère des Gracques, que s'intéresse J.-P. Hallet. Si l'on a mis en doute l'authenticité de la lettre où elle blâme la conduite de son fils Caius (alors que les Anciens eux-mêmes la lui attribuaient sans discussion), c'est qu'une tendance persistante se refuse à admettre qu'une femme ait pu avoir une influence politique sur son fils et qu'elle ait pu posséder un talent rhétorique. Pour les qualités littéraires de la lettre, l'auteur aurait dû se référer à l'excellent *Matrona docta* de E. A. Hemelrijk (réédité récemment : voir mon CR dans ce tome de la *REL*), qui n'est pas cité non plus dans la bibliographie générale

du recueil. Quant au rôle politique de Cornélia, elle montre que celle-ci représente une tradition « matriotique », celle d'une politique d'inspiration féminine, fondée sur le sentiment et orientée vers la famille et les valeurs familiales, alors que le patriarcat s'appuie sur les valeurs viriles, qui excluent l'émotion et le sentiment. Dans le même domaine, mais à l'extrémité de l'éventail chronologique du recueil, M. Harlow analyse le rôle de Galla Placidia. Fille, sœur, épouse et mère d'empereurs, elle eut certainement un pouvoir considérable, mais dans le récit historique les portraits des impératrices ne servent qu'à caractériser la conduite des hommes qui les entourent. Le premier mariage de Galla Placidia, avec un roi goth, est décrit comme un mariage « romain » : elle romanise, civilise son époux barbare qui en apparaît grandi ; en revanche son influence sur son second mari Constance est présentée comme un signe de la faiblesse de celui-ci. Seule compte l'impression que l'historien veut donner de ses maris successifs : il est favorable à Ataulf, il est hostile à Constance. Le véritable rôle historique de Galla Placidia est passé sous silence. Dans le domaine de la culture, l'influence des femmes est indéniable, mais le plus souvent indirecte. Ainsi le fait que la *Consolation à Marcia* s'adresse à une femme oblige Sénèque à adapter son propos au sexe de la destinataire (R. Langlands). On connaît le rôle de patrons que jouaient à Rome les hommes riches et de haut rang auprès de simples particuliers, mais aussi de cités. Malgré son caractère public, ce rôle qu'on aurait pu croire réservé aux hommes est parfois tenu sous l'empire par des femmes de la famille impériale, comme Livie ou Octavie : elles mettent une touche féminine dans le paysage urbain en exaltant sur leurs monuments les valeurs féminines et familiales. L'auteur consacre ensuite une étude particulière à une « patronne » d'une petite ville d'Italie : Salvia Postumia y a érigé *de pecunia sua* un arc à la gloire de sa famille. Cette étude de M. L. Woodhull est très intéressante ; on regrettera seulement qu'elle ne fasse aucune référence à des spécialistes de l'architecture et de l'art augustéens comme P. Gros ou G. Sauron. Le rôle des femmes dans la transmission de la culture apparaît aussi hors du monde gréco-romain. E. Marshall montre que les colons de Cyrène ayant épousé des femmes indigènes (les sources littéraires font plusieurs fois allusion à des mariages de ce genre), ces femmes de Libye introduisirent leur propre culture à Cyrène, en particulier dans le domaine religieux. La mixité culturelle se retrouve dans l'Égypte romaine, et les femmes égyptiennes purent bénéficier des lois égyptiennes, qui leur étaient plus favorables (J. Rowlandson). Au total le recueil est très intéressant, en dépit des lacunes d'une bibliographie qui a tendance à privilégier les auteurs d'expression anglo-saxonne ; même *Le deuxième sexe* de S. de Beauvoir est cité dans sa traduction anglaise. On regrettera également de n'avoir généralement que les traductions des textes anciens et non les textes originaux. Mais on appréciera que les études portant sur des faits anciens débouchent souvent sur des comparaisons éclairantes avec le monde moderne.

Nicole Boëls-Janssen.

Histoire de la civilisation romaine, sous la direction d'Hervé Inglebert (Nouvelle Clio, PUF) : Paris, 2005, 512 pages, 5 cartes, 15-3-5 fig.

Les enseignants qui voulaient recommander à leurs étudiants un ouvrage en langue française consacré à la civilisation romaine avaient le choix, jusqu'à présent, entre deux titres anciens et de qualité : Pierre Grimal, *La civilisation romaine* (Arthaud), Paris, 1960, 533 p., et André Aymard, *Rome et son empire* (PUF), Paris,

5e édit., 1967, 783 p. L'un et l'autre excellents par leur contenu, ces livres brillaient en outre le premier par la qualité du style et le second par la clarté de la présentation. Il paraissait difficile de faire mieux à cet égard. H. Inglebert n'a pas cherché, semble-t-il, à rivaliser avec eux dans ces domaines ; il a préféré proposer du nouveau d'une autre manière. Pour la méthode, il a voulu étudier son sujet du point de vue des Romains (p. V et 32-34), ce qui est paradoxal dans la collection *Nouvelle Clio*, davantage consacrée à la bibliographie qu'aux sources. On remarque également qu'il accorde une grande importance aux débats : civilisation et culture, périodisation, économie archaïque ou moderne, conceptions du monde, fin de la civilisation romaine, approche méthodologique des problèmes juridiques, etc. Bien plus, dans la dernière partie du livre, conformément à la tradition de la collection, il se consacre entièrement à des questions ouvertes. Il montre ainsi que l'histoire présente plus de complexité qu'on ne le croit souvent, par exemple, précisément, après avoir lu les ouvrages de Grimal et Aymard cités plus haut. Pour donner une forte unité à son livre, il suit un fil conducteur, posant en principe que la civilisation romaine se caractérisait essentiellement par le régime de la cité, ce que personne ne contredira. Il part également d'un autre principe tout à fait acceptable, la diversité régionale, sociale et chronologique de cette même civilisation romaine (p. VI). Enfin, un autre choix ne simplifiera pas la tâche de nos jeunes lecteurs, puisqu'il privilégie la thématique, ce qui l'amène à remonter aux origines à plusieurs reprises.

Après la bibliographie conçue dans la tradition de la collection, la première partie aborde « une présentation de la civilisation (romaine) » répartie en trois chapitres. Le premier, sous le titre énigmatique d'« approches », s'attache en fait à définir la cité comme la structure essentielle de la civilisation romaine. Dans le deuxième chapitre, on trouvera des réflexions sur l'espace, la démographie, l'économie et la vie municipale. Le troisième chapitre est consacré à une tentative de découpage en tranches chronologiques. Quatre périodes sont mises en valeur, auxquelles sont données des noms latins, *Vrbs* (v. 350-201 avant J.-C.), *Italia* (201-30 avant J.-C.), *Romanitas* (30 avant J.-C.-312 après J.-C.) et *Romania* (312-v. 540). La deuxième partie propose une « approche thématique de la civilisation romaine ». Un long chapitre sur le droit romain fait partir le lecteur des XII Tables, après une présentation de méthodologie ; il le conduit vers la période de la fin de la République puis au Haut-Empire et enfin à un Bas-Empire prolongé jusqu'au VIe siècle. Les deux chapitres suivants ont été rédigés par des collaborateurs d'H. Inglebert. P. Gros explique ce qu'était une ville romaine ; il reprend, pour le critiquer avec de solides arguments, le thème banal de Rome comme modèle. G. Sauron, ensuite, fait une histoire de l'art reprise elle aussi dans l'ordre chronologique (l'art est étudié pendant la crise de la République, à l'époque d'Auguste, sous le Haut-Empire, dans la crise du IIIe siècle et sous le Bas-Empire). Il est bien dommage que les reproductions soient parfois trop sombres ; le lecteur non averti risque de n'y rien comprendre. H. Inglebert reprend la plume pour étudier la variété des cultures répandues dans le monde romain ; en fait, il accorde une importance particulière, et logique, à la latinité et à l'hellénisme, sans trop s'attarder sur les domaines celtique, hispanique, punique, libyque, etc. Littérature, philosophie et savoirs divers précèdent un tableau des spectacles et une présentation des cultures qui se sont situées « en marge », surtout juive et chrétienne. La troisième partie, « problématiques et débats », accorde une large place à deux problèmes, la romanisation conçue comme un processus et la romanité interprétée comme le résultat de ce processus.

Les enseignants et les chercheurs utiliseront ce livre sans doute plus que les étudiants. Ils ne pourront évidemment pas ne pas approuver la thèse défendue par

l'auteur : assurément, la civilisation romaine est inséparable du régime de la cité ; assurément, elle présenta une forte diversité, chronologique, sociale, géographique. Elle était peut-être également liée à d'autres éléments. Mais H. Inglebert avait prévenu le lecteur dans son introduction : il n'envisageait pas de parler de tous les sujets susceptibles d'être abordés.

Yann Le Bohec.

T. P. Wiseman, *The Myths of Rome* : Exeter, University of Exeter Press, 2004, 390 pages.

On prendra un réel plaisir à ouvrir ce livre, splendidement illustré. Mais par-delà le plaisir, les reproductions en couleurs de tableaux de Tiepolo, Rubens, Botticelli, ou David, voisinant avec des scènes peintes de coupes étrusques ou la reproduction des Fastes d'Anzio, nous font percevoir concrètement la part persistante de l'héritage de la Rome antique dans notre culture et notre imaginaire. Les citations de la littérature moderne — par exemple Shakespeare ou Macaulay — voire de partitions musicales (le chant des Nymphes et Bergers de Henry Purcell est donné p. 7) abondent. Il est agréable de voir ainsi rendu vivant, par un spécialiste reconnu du monde romain, cet apport persistant de l'ancienne Rome. L'érudition de T. P. Wiseman fait merveille, en faisant découvrir au public des documents dont la connaissance semblait réservée aux seuls spécialistes, comme l'inscription de l'Osteria dell'Osa — avec une juste prudence quant à l'interprétation du mot *euoin* ou *eulin*, pour lequel le rapprochement avec le cri bachique *euoi* ou l'épithète Evios de Dionysos est signalé avec les réserves qui s'imposent —, qui donne même lieu à un aperçu sur les essais de remise en cause actuels de la chronologie traditionnelle des phases de la protohistoire italienne du fait de l'apport de la dendrochronologie du Nord de l'Europe. L'auteur présente certes les faits avec ses vues personnelles, ce qui fait bon marché de certaines discussions et des interprétations qui peuvent être différentes des siennes. Il est étonnant que le *lapis Satricanus* soit évoqué, et donné en photographie, p. 66-67, sans que soit posée la question de l'identification de ce Poplios Valesios avec Publicola, et il est pour le moins expéditif que, p. 43, il soit stipulé que, dans la tombe François, la scène représentant Marce Camitlnas et Cneve Tarchunies Rumach, soit dite n'avoir « évidemment » aucun rapport avec celle où figurent Macstarna et les frères Vibenna, quand bien même l'auteur note les caractéristiques formelles communes de tous ces duels et signale en note l'étude de F. Coarelli. Mais il ne faut certes pas demander à cet ouvrage d'être autre chose que ce qu'il est : saluons comme il le mérite cette mise à la portée d'un public plus vaste des « mythes » romains — d'où ressort la constatation, importante y compris pour les spécialistes, que, si à la différence de la Grèce l'*Vrbs* n'a pour ainsi dire pas connu de mythologie proprement dite, elle n'en a pas moins fait émerger une série de figures exemplaires, placées dans le temps des hommes, qui après avoir servi de références aux Romains ont continué à jouer ce rôle aux périodes ultérieures. À ce titre, l'inclusion de César et son meurtrier Brutus, Cicéron ou Spartacus dans ces « mythes de Rome » est pleinement justifiée.

Dominique Briquel.

E. Stein-Hölkeskamp, *Das römische Gastmahl. Eine Kulturgeschichte* : Munich, C.H. Beck, 2005, 364 pages.

Ce n'est pas un nouveau livre sur la cuisine romaine qui nous est présenté ici, encore que cet aspect de la question ne soit nullement éludé, mais une histoire sociale et culturelle du banquet, ou, si l'on préfère, du dîner en société, tel qu'on le pratiquait à Rome aux deux derniers siècles de la République et sous le Haut-Empire. En quelque quatre siècles, les usages dans ce domaine ont eu largement le temps d'évoluer ; dans une préface à orientation méthodologique, M^me^ Stein-Hölkeskamp souligne sa volonté de nous offrir un tableau dynamique et non statique du banquet à Rome, en même temps qu'elle justifie l'usage qu'elle fait des textes et des documents archéologiques : les soirées somptueuses offertes par des membres éminents de la classe dirigeante ne sont pas, pense-t-elle, des phénomènes exceptionnels et isolés, mais constituent des révélateurs qui nous font percevoir les tendances profondes de la société tout entière.

Après quoi, en deux courts chapitres qui ne sont guère que des introductions, l'auteur réaffirme l'omniprésence du banquet dans la vie quotidienne des Romains, et s'attarde un instant sur la manière, généralement informelle, dont étaient lancées les invitations. Ce dernier point aurait pu être joint au chapitre III, qui traite des invités : comment on les choisit de manière à ménager à la fois l'homogénéité de la compagnie et les exigences de la hiérarchie sociale ; quel traitement était réservé à la masse des clients ; combien de banqueteurs se trouvaient réunis dans les grandes fêtes impériales, etc. Le chapitre IV est consacré pour l'essentiel au décor : architecture des salles à manger, luxe du mobilier et de la vaisselle. Le chapitre V s'occupe des nourritures, habituelles ou extravagantes, et des boissons, tandis que le chapitre VI est consacré à l'art d'agrémenter les soirées de façon artistique, musicale ou littéraire. Un dernier développement évoque les inconvénients qu'entraînait l'abus des banquets : maladies diverses, perte de réputation, effondrement du rang social. Quelques illustrations en noir et blanc agrémentent l'exposé. Les annotations, riches et détaillées, sont rejetées à la fin du livre : une manie des éditeurs actuels qui ne facilite pas la consultation. Le volume se termine par une abondante bibliographie et de très bons index.

S'il faut dresser un bilan de cet ouvrage, on dira d'abord qu'il est fondé sur une information d'une excellente qualité. Tous les textes susceptibles de servir ont été dépouillés ; les données archéologiques sont connues et leur témoignage est maîtrisé. On ajoutera ensuite que l'ouvrage est agréable à lire ; M^me^ Stein-Hölkeskamp nous entraîne d'anecdote en anecdote et manie avec efficacité un humour discret et de bon aloi. On notera enfin que la présentation matérielle de l'ensemble est irréprochable.

Cependant, à y regarder de plus près, on se montrera plus nuancé. Les textes, sans doute, sont connus ; mais, quoi que l'auteur en dise dans l'introduction méthodologique, sont-ils toujours exploités à bon escient ? Il est permis d'en douter. Car ces documents, par définition, ne reflètent que des soirées exceptionnelles par leur faste et par le nombre et la qualité des convives. Il s'agit là d'événements mondains qui ont pu provoquer l'admiration béate des uns (Stace), la critique virulente des autres (Perse, Sénèque). Dans les deux cas il faut compter avec une certaine dose d'exagération verbale ; d'où la nécessité de recourir à la critique des textes avant de les utiliser. Et puis, il y eut aussi (et peut-être surtout !) des dîners plus simples et plus détendus, comme on le voit en lisant Horace. Au demeurant, l'immense majorité des habitants de l'Empire était bien incapable de s'offrir des vases murrhins, ou en cristal de roche, ou de la vaisselle d'or ou d'argent ; pour ces gens-là, la *terra sigillata* constituait un luxe accessible qui suffisait à leur bonheur :

on aimerait savoir quelles nourritures ils y mettaient, et de quoi ils pouvaient bien parler en mangeant... Le *Satyricon* de Pétrone, interprété un peu trop au premier degré, ne nous permet pas de combler nos ignorances à ce sujet ; et M^me^ Stein-Hölkeskamp ne se pose pas la moindre question sur la vraie personnalité de son auteur, malgré les travaux retentissants de quelques savants français qui ne sont sans doute pas encore venus à sa connaissance. Tant et si bien que l'on vient à se dire que la bonne vieille *Sittengeschichte* de Friedländer reste irremplaçable, et qu'on n'a guère fait mieux depuis.

Se pose alors la question de savoir à qui ce livre s'adresse. C'est qu'on est un peu intrigué par un « glossaire » qui explique, p. 350-352, des mots aussi courants que *atrium*, *hortus* ou *negotium* ! Dans le corps de l'ouvrage, les protagonistes des anecdotes sont toujours soigneusement présentés ; on rappelle, pour la énième fois, s'il le faut, les principales étapes de la carrière de tel homme politique, les œuvres majeures de tel écrivain. Page 105, Lucien de Samosate est appelé « der Dichter Lukian », un lapsus peut-être provoqué par le nom de Lucain (Lukian/Lukan). Au total, les spécialistes de philologie classique ou d'histoire ancienne seront attirés surtout par les notes érudites et la bibliographie, qui occupent les pages 277-348. Quant au corps du texte, avec ses anecdotes enfilées comme des perles sur un collier, il pourra séduire un lectorat plus vaste. Malgré quelques bonnes pages sur le *conuiuium* comme manifestation de la cohérence du corps social et comme expression d'une certaine conception de la culture et de l'art de vivre, le livre de M^me^ Stein-Hölkeskamp a pour principal mérite de nous offrir une matière déjà connue, mais présentée de manière ordonnée et agréable : à la façon d'un menu de banquet, évidemment.

Hubert Zehnacker.

Emma Dench, *Romulus' Asylum. Roman Identities from the Age of Alexander to the Age of Hadrian* : Oxford, Oxford University Press, 441 pages.

Le titre de l'ouvrage ne doit pas induire en erreur, et c'est le sous-titre qui donne le sens de l'étude de E. Dench. Approfondissant la valeur symbolique que pouvait avoir la référence de l'Asylum romuléen comme une image que Rome se donnait elle-même de son origine, dans la ligne de ce que, dans la littérature francophone, Claudia Moatti avait suggéré dans sa *Raison de Rome*, elle recherche la perception que les Romains du III^e^ siècle av. J.-C. pouvaient avoir d'eux-mêmes et des autres, à travers une quête systématique de la notion d'identité et d'altérité. On ne s'attendra de ce fait pas à voir étudier le fondement de la tradition, par exemple les données religieuses ou archéologiques de l'Asylum — pour lequel il est simplement dit, sans autre précision, qu'il s'agit d' « une invention tardive ». Le choix de ne pas s'attacher aux données anciennes et d'ailleurs général, et aboutit parfois à des simplifications qui auraient pu être évitées. Il est difficile de ramener (p. 191) la question du centre de l'Italie à Réate (et Cutiliae) à une élaboration varronnienne sans tenir compte de la signification du site déjà au niveau sabin, qui en faisait vraisemblablement le centre d'une Italie « sabine » organisée autour de la notion de printemps sacré. On ne peut pas dire que l'utilisation péjorative, en milieu grec, de la conception du peuple romain comme « mélangé », à la fois ethniquement et socialement, ne nous est perceptible qu'à l'époque augustéenne (p. 250). La critique des vues de H. Strasburger (p. 2, n. 5), certes justifiée, ne doit pas faire perdre de vue qu'il a bien dégagé l'importance du thème des Romains de l'Asylum comme un ramassis d'individus en rupture de ban dans une propagande grecque hostile,

dont la formulation même de Denys amène à situer au moins au niveau de Mithridate et Métrodore de Scepsis. L'intéressante mise en relation de la *ciuitas sine suffragio* avec les pratiques de recours à des mercenaires italiques par les Grecs d'Italie du Sud (p. 120-123) ne doit pas faire négliger la question, antérieure, de Caeré (un recours à Marta Sordi et Michel Humbert aurait été utile). L'auteur, qui connaît très bien les données concernant le monde samnite, reste parfois trop centrée sur ces régions, sans tenir compte de ce qui concerne d'autres parties de la péninsule. Un étruscologue ne manquera pas d'en être surpris : à l'époque augustéenne, la référence à l'Étrurie et à son rapport à Rome est au moins aussi important que celle à l'Italie « sabine » (seule évoquée p. 318) ; il aurait fallu tenir compte de Mécène, de cet aspect pour Virgile lui-même (avec le retournement ethnique complet qu'il fait subir à la tradition troyenne dans l'*Énéide*, où les Étrusques, d'ennemis qu'ils étaient antérieurement, sont présentés comme les alliés d'Énée et où, autre point capital, les Troyens eux-mêmes sont posés, à travers Dardanos, comme d'origine italienne, et même précisément étrusque, à travers Corythus-Cortone ; il faudrait utiliser sur ce point l'article de G. Colonna dans *Archeologia Classica* de 1980). Cette réduction de la perspective amène quelquefois à des formulations un peu réductrices (on ne peut dire, p. 317, que Varron se fase une conceotion tripartite du latin, comme composé de latin, sabin, éolien ; ses vues sont beaucoup plus nuancées : il faudrait étudier le concept, pour lui, de sicule, voire l'intéressante distinction qu'il aurait posée, aux dires de Jean le Lydien, entre « étrusque » et « toscan »). Du coup, l'aspect de compétition entre les diverses composantes de la péninsule dans leur prétention à avoir contribué à la constitution de la civilisation romaine, bien mis en valeur par D. Musti dans ses *Tendenze nella storiografia romana e greca sur Romana arcaica*, mais qu'on pourrait aussi déceler dans la statue de l'*Arringatore*, évoquée p. 278 (dans laquelle l'insistance sur ce qui est les *insignia imperii* romains n'est assurément pas fortuite) n'est pas dégagé, alors qu'il est sans doute une des clés qui permettent de comprendre l'attachement aux communautés locales, allant jusqu'à un affichage de traits « nationaux » dont il importe de souligner qu'ils sont parfois totalement artificiels, comme on le voit dans certaines inscriptions en langue locale qui, loin de devoirêtre interprétés comme des traces de leur survivance, traduisent la volonté de se rattacher à elle, alors même que la langue d'usage est devenue le latin (l'inscription Vetter 213 de Corfinium, ou encore beaucoup de bilingues étrusco-latines, où la version latine apparaît comme celle de base, sont significatives à ce sujet). En lisant cet ouvrage, le lecteur restera donc parfois sur sa faim. Mais ces critiques ne doivent pas faire négliger combien, au total, il peut être riche et stimulant. Il foisonne d'analyses intéressantes, parfois inattendues (ainsi à propos de l'intérêt, sous l'Empire, pour les monstres humains, qui à la fois prolongent et subvertissent leur vieille perception religieuse comme *prodigia*), souvent très suggestives (la vision du rapport entre Rome et l'Italie, dans son jeu complexe et contrasté de proximité et d'étrangeté, comme modèle de la perception de l'Empire tout entier est passionnante). On y trouvera notamment une étude remarquable de la façon dont Rome a constamment cherché à se situer vis-à-vis de l'hellénisme, quand bien même, à la différence des « vieilles » civilisations de l'Orient (l'égyptienne et la mésapotamienne, à travers Manéthon et Bérose, et bien sûr le judaïsme, avec la figure de Flavius Josèphe, auquel les pages 344-361 sont consacrées), loin de se poser comme antérieure aux Grecs, Rome mettait en avant, paradoxalement, sa qualité de tard venue. On sera davantage surpris, peut-être, de voir l'auteur faire très souvent allusion à des problèmes du monde d'aujourd'hui, avec de fréquentes références au modèle américain du melting-pot et ses limites, où la situation multi-ethnique et multiculturelle de la Grande-Bretagne actuelle. Un tel élargissement, conscient et

assumé, des perspectives n'est sans doute guère dans les habitudes de notre monde univesitaire français. Mais il ne se fait, ici, nullement au détriment de l'érudition et, après tout, à une époque où il est de bon ton de s'inscrire dans une démarche « citoyenne », il n'est pas inutile de voir la manière dont la question de l'identité qu'une communauté, confrontée à l'altérité, se donne, se posait dans l'Antiquité romaine.

Dominique Briquel.

Mara Sternini, *La romanizzazione della Sabina Tiberina* : Bari, Edipuglia, 2004, 230 pages, cartes et illustrations dans le texte.

Le titre du livre ne répond en fait qu'à ce qu'offre la seconde partie. Celle-ci est en effet consacrée au processus de romanisation de la Sabine tibérine, avec une très rapide présentation des données historiques (p. 23-27), à laquelle fait suite un exposé discursif, richement illustré, sur les sénateurs, chevaliers et affranchis connus par l'épigraphie de la région (p. 27-62) pour la période allant du I^er^ siècle av. J.-C. à l'Antiquité tardive — le tout débouchant sur une conclusion (p. 62-66) consacrée à l'histoire de la région, surtout à époque impériale. L'ouvrage comprend en outre, avant et après cet exposé, des parties assez différentes. La première, appuyée sur des reproductions de cartes anciennes, retrace l'histoire de l'intérêt pour l'archéologie de la région, depuis Flavio Biondo. Et la majeure partie du livre, à partir de la p. 67, est constituée par une présentation, site par site, des trouvailles archéologiques, avec plans, photographies, reproduction de documentations anciennes. On trouvera donc dans ces pages plus une recension des données, assurément utile, qu'une synthèse sur la problématique de la romanisation.

Dominique Briquel.

The Cambridge Companion to the Roman Republic, sous la direction de Harriet I. Flower : Cambridge, Cambridge University Press, 2003, 405 pages.

Comme cela est précisé dans l'introduction, cet ouvrage est un manuel destiné à un public d'étudiants anglophones. Si on peut le regretter, on ne sera donc pas surpris de constater l'absence d'ouvrages de référence écrits en d'autres langues que l'anglais : ainsi, si, à juste titre, un chapitre est consacré à la femme de la république romaine et si, très légitimement, la place de la femme dans la religion est mise en valeur, l'ouvrage de N. Boels-Janssen sur le rôle religieux des matrones romaines n'est pas évoqué, et dans le chapitre où il est traité des guerres puniques, les noms de Brizzi, Huss, Seibert, Le Bohec n'apparaissent pas dans la bibliographie. Ce n'est sans doute pas le meilleur service à rendre à des étudiants que leur laisser penser qu'on peut ne pas tenir compte de la littérature italienne, allemande ou française — même si, à l'inverse, on relèverait certainement une étroitesse comparable dans bien des ouvrages rédigés dans notre langue. Cela est d'autant plus regrettable que parmi les quinze collaborateurs à laquelle H. I. Flower a fait appel, on compte trois Allemands (J. von Ungern Sternberg, sur les crises politiques de la période postérieure de la République, K. J. Hölkeskamp, sur la maison et la famille, J. Rüpke, sur la religion) et un Suisse (J.-J. Aubert, sur la législation économique) et que, sur d'autres plans, cette introduction offre des aspects tout à fait intéressants. On appréciera l'inclusion dans la bibliographie des sites sur internet, qui sont certainement un instrument de travail qui a maintenant sa place, et surtout l'importance justement accordée, à côté des aspects plus classiques de

l'histoire politique, sociale ou militaire, aux aspects culturels, auxquels est consacrée toute une partie (avec E. Fantham, pour la littérature, A. L. Kuttner, sur l'art, H. I. Flower, sur le rôle des spectacles dans la vie politique). De même le livre se conclut sur un très intéressant chapitre de M. N. S. Sellers sur la portée de la référence à la république romaine dans les révolutions américaine et française.

Dominique Briquel.

K.-J. Hölkeskamp, *SENATVS POPVLVSQVE ROMANVS. Die politische Kultur der Republik. Dimensionen und Deutungen* : Stuttgart, Steiner, 2004.

Cet ouvrage comporte 9 chapitres :

1. Krieg, Konkurrenz und Konsens : die Expansion in Italien und die Entstehung der Nobilität

2. Die Entstehung der Nobilität und der Funktionswandel des Volkstribunats : die historische Bedeutung der *lex Hortensia de plebiscitis*

3. Senat und Volkstribunat im frühen 3. Jahrhundert

4. *Fides - deditio in fidem - dextra data et accepta* : Recht, Religion und Ritual

5. Capitol, Comitium und Forum : Öffentliche Räume, sakrale Topographie und Erinnerungslandschaften

6. *Exempla* und *mos maiorum* : Überlegungen zum kollektiven Gedächtnis der Nobilität

7. Römische *gentes* und griechische Genealogien

8. *Oratoris maxima scaena* : Reden vor dem Volk in der politischen Kultur der Republik

9. Die Römische Republik : « Government of the People, by the People, for the People ? »

Un ouvrage riche, mais inégal. Les chapitres 4 à 8 se lisent avec intérêt et profit. Les bonnes analyses s'y succèdent (même si l'ensemble n'apporte rien de bien nouveau).

Le chapitre 4, consacré à la *fides*, est de bonne tenue. Que celle-ci soit, en fait, un concept complexe (p. 107), on le croit volontiers ; elle est à la base des rapports entre membres d'une même société. La *fides* est d'ailleurs une déesse qui a son culte et ses flamines ; en dernière analyse, elle est la justification du pouvoir de Rome et le fondement des liens que cette dernière peut avoir avec les autres peuples. Son rôle est essentiel aussi bien dans la vie publique que dans la vie privée, où elle est le signe de la *bona fama*, de *l'existimatio* et de la *dignitas*. Elle est symbolisée par la *iunctio dextrarum* ; elle suppose la réciprocité, mais c'est une « réciprocité asymétrique » (excellente formule), dans la mesure où il s'agit, pour Rome, des rapports entre un supérieur et un inférieur : c'est le cas dans de nombreux *foedera* (cf. le *foedus iniquum*). — Très bonne étude (p. 120 sq.) de l'expression *deditio in fidem*, élément significatif du rituel d'un « dialogue dramatique » entre vainqueur et vaincu : ce dernier accepte (*recipit*) ; dans la pratique, elle conduit à une soumission totale et n'exclut nullement la brutalité.

Le contenu du chapitre 5 est excellemment condensé et illustré par le vocabulaire des sous-titres : « öffentliche Räume », « sakrale Topographie » et, en un seul mot, « Erinnerungslandschaften » (merveilleuse langue allemande !). Bonne analyse de la « mémoire collective » du *Populus Romanus*, mémoire systématiquement entretenue par le grand nombre des monuments commémoratifs et aussi par les

temples dédiés par tel ou tel général à l'occasion d'une multitude de victoires (culture du spectacle) ; rôle éminent des statues avec inscriptions sur le socle, frappe de monnaies, le tout rappelant aux spectateurs et utilisateurs que Rome était effectivement destinée à la conquête du monde. — Le texte de l'ouvrage est accompagné d'une série d'illustrations particulièrement « parlantes ». Le dernier sous-titre du chapitre est fort bien justifié (p. 163) : « *Roms 'kulturelles Gedächtnis' : Gegenwart der Geschichte(n) - Geschichte(n) in der Gegenwart* ». Très bonne citation de A.L. Kuttner dans les *addenda* (p. 167) : « intense monumentalization of the republican city ».

Le chapitre 6 (*Exempla* et *mos maiorum*) ne fait guère que confirmer les précédents. L'auteur insiste à juste titre sur le rôle et l'effet produit par la *laudatio funebris* et la *pompa funebris*, avec le rappel, souvent saisissant, des *res gestae* des grandes *gentes*. Outre quelques abus et tricheries (chapitre 7), ces dernières se livrent à une vaste exploitation de leur généalogie (cf. Atticus et son *liber annalis*) ; les Iunii, les Claudii Marcelli, les Cornelii Scipiones, les Fabii et les Aemilii se réclament à l'envi d'ancêtres plus ou moins mythiques (compagnons d'Énée, *maiores* grecs), comme Hercule pour les Fabii, sans parler de Vénus pour César : d'où la remarque plaisante (p. 215) de T.P. Wiseman : « With a god in the family tree, who needs consuls ? », à quoi Hölkeskamp répond (p. 216) non moins plaisamment : « Mit mehr als zwei Dutzend Consuln, diversen Diktatoren und Censoren im Stammbaum, wer braucht da einen Gott ? » - On compte ainsi jusqu'à 50 *Familiae Troianae* à l'époque d'Auguste.

Le chapitre 8 (*Oratoris maxima scaena* : citation du *De oratore* 2, 338) souligne l'importance — et le résultat — des discours au peuple (*contiones*) et donc, par le fait même, ceux du talent de l'orateur : c'est là un élément essentiel de la « culture politique » de la fin de la République. Brillent à cette occasion les deux figures d'*homo nouus* que sont Caton l'Ancien et Cicéron. L'assemblée du peuple est le plus grand théâtre où puisse se produire l'éloquence ; c'est l'occasion rêvée de la « communication de la classe politique avec les citoyens » (p. 237).

Il est regrettable que les trois premiers chapitres et surtout le dernier (qui reprend pour titre la fameuse phrase de Lincoln) soient, aux yeux du recenseur, affectés d'un défaut particulièrement fâcheux, à savoir la prolixité : le lecteur, noyé dans un torrent de mots, perd souvent pied. D'où des pages confuses et des répétitions. On doit déplorer aussi l'absence de conclusions claires ; l'auteur, qui excelle à procéder à de fines analyses, semble incapable de proposer une large synthèse de ses recherches. Quelques arêtes peuvent pourtant être distinguées de-ci de-là : rôle de la *lex Hortensia*, qui donne aux plébiscites la valeur de lois, prudence à observer dans l'emploi de l'expression « Ständekämpfe » (expression que l'auteur place systématiquement entre guillements) ; rôle essentiel des magistrats revêtus de l'*imperium*, prééminence pendant longtemps du sénat, surtout en ce qui concerne le contrôle de l'Italie, montée régulière de la plèbe, constitution d'une « nouvelle élite », concurrence acharnée entre les *nobiles* (le mot échappe à toute définition précise — cf. p. 268), rôle parfois ambigu des tribuns de la plèbe et leurs alliances ponctuelles avec le sénat, place grandissante de la « méritocratie ». On s'étonne un peu de ce que K.J. Hölkeskamp ne dise rien de net des avantages qu'en dernière analyse l'émulation pour l'obtention du triomphe ou de la direction d'une campagne militaire procure à l'État.

L'ensemble de l'ouvrage représente un travail considérable, fort utile et méritoire, appuyé sur une information abondante (surabondante ?) et apparemment exhaustive ; un livre qui aurait gagné à être sensiblement réduit.

P. Jal.

Karl Christ, *Hannibal*, Gestalten der Antike : Darmstadt, 2003, Primus Verlag, 252 pages, 34 illustrations dans le texte.

Ce livre est le premier d'une série lancée sous la direction de M. Clauss, qui s'est donné pour but de réaliser une série de biographies de personnalités marquantes du monde antique, l'Antiquité étant entendue au sens large, puisqu'à côté de nombreuses figures du monde romain (Sylla, Cicéron, César, Auguste, Néron, Hadrien, Marc Aurèle, Constantin, Julien, Théodose) et sensiblement moins du monde grec (sont annoncés un Alexandre et un Ptolémée), on trouve Hatshepsout et Ramsès II et, à l'extrême fin du monde antique, des personnages comme Théodoric et Justinien. L'ouvrage de K. Christ laisse bien augurer des services que pourra rendre la collection, au but avant tout informatif. L'auteur y suit les grandes étapes de la carrière du grand ennemi de Rome, depuis ses débuts espagnols jusqu'à ses dernières années au service d'Antiochos et de Prusias, avec peut-être encore le rêve d'une entreprise italienne. Le but est avant tout d'exposer les faits, le plus objectivement possible, et l'auteur a pris le parti, appréciable, de donner souvent la parole aux auteurs anciens eux-mêmes, dont le texte est donné en traduction. L'exposé biographique est complété par un bon aperçu sur les sources anciennes et leur orientation (avec des notations intéressantes, comme la mise en relation de la position d'Orose avec les problèmes de son temps, où les représentants du paganisme traditionnel opposaient au fait que le chef punique n'avait pu prendre Rome alors qu'elle était fidèle à ses dieux la constatation qu'Alaric s'était emparé d'une Rome devenue chrétienne), sur l'iconographie du chef punique (avec une extrême prudence quant à la validité de certaines identifications, comme celles des monnaies des Barcides où on a voulu reconnaître Hannibal figuré sous les traits d'Héraclès) et sur les présentations d'Hannibal dans la littérature scientifique moderne dans les différents pays.

Dominique Briquel.

Theresa Urbainczyk, *Spartacus* (Ancients in action) : Londres, 2004, 144 pages.

Cet ouvrage aux dimensions volontairement modestes entend retracer l'histoire de la révolte de Spartacus mais aussi la resituer dans un contexte historique plus large et analyser sa fortune postérieure, en particulier cinématographique. L'illustration de couverture est d'ailleurs une photographie de Kirk Douglas en héros du film *Spartacus* de Stanley Kubrick. Dans l'introduction, Theresa Urbainczyk s'interroge sur les raisons de la célébrité de Spartacus, qui n'a pas été le seul meneur d'une révolte servile contre Rome, mais qui est passé à la postérité comme le champion des opprimés et un héros révolutionnaire comparable à Che Guevara. Le premier chapitre brosse le tableau de l'empire romain en 73 av. J.-C. et de la vie des gladiateurs, afin de montrer les raisons qui pouvaient les pousser à se révolter. L'auteur revient ensuite sur les révoltes précédentes, en particulier les deux soulèvements qui eurent lieu en Sicile au II^e^ siècle av. J.-C., et souligne qu'à la différence des chefs des insurgés siciliens, Spartacus ne s'est jamais déclaré roi. L'étude se concentre ensuite sur l'analyse des premières victoires remportées par Spartacus et ses hommes contre les armées romaines envoyées pour les réduire, sous la direction de préteurs, puis de consuls, puis consacre un développement nourri à l'intervention de Crassus, qui réussit à écraser les révoltés après les avoir bloqués dans le sud de la Calabre. La suite de l'ouvrage s'intéresse aux mouvements serviles et aux autres formes de résistance après la défaite de Spartacus, et souligne la défiance

persistante des Romains envers leurs esclaves, qu'ils ont tendance à considérer comme des ennemis en puissance, comme le montre l'adage fameux *quot serui, tot hostes*. La révolte de Spartacus a joué un rôle non négligeable dans l'attitude des Romains envers leurs esclaves, puisque par la suite ils ont veillé à éviter toute négligence qui aurait pu aboutir à un soulèvement de cette importance. L'image même de Spartacus est ensuite analysée avec minutie, d'abord par le biais des sources antiques. En ce qui concerne la révolte de Spartacus elle-même, l'auteur souligne le silence relatif des auteurs anciens, dû au fait qu'il s'agissait d'une révolte d'esclaves. Elle se livre à des analyses plus poussées de certains auteurs, Plutarque et Appien, et souligne que Plutarque a eu tendance, dans sa *Vie de Crassus*, à présenter une image assez positive de Spartacus, insistant sur sa noblesse de caractère, pour dénigrer encore davantage la figure de Crassus et surtout son insatiable avidité. L'image donnée par Appien est en revanche bien plus négative et insiste sur sa cruauté. On ne comprend d'ailleurs pas bien pourquoi Theresa Urbainczyk limite sa réflexion à ces deux auteurs et ne s'intéresse presque pas au témoignage de Florus, qui est également assez détaillé et pourrait fournir d'utiles éléments de comparaison. Quittant ensuite l'Antiquité à strictement parler, les derniers chapitres s'intéressent à Spartacus dans l'imaginaire moderne et en particulier aux trois romans anglo-saxons qui lui ont été consacrés au XX^e^ siècle et qui le représentent de manières très diverses, allant d'une figure quasi messianique (Lewis Grassic Gibbon) au héros révolutionnaire (Howard Fast). Le scénario du film de Stanley Kubrick (1960) s'inspire de ce dernier roman, mais d'une manière assez libre. Il a été écrit par Dalton Trumbo, membre du parti communiste, qui faisait partie de la Blacklist établie par les maccarthistes, mais le résultat final ne correspond ni au roman ni au scénario initial, et le message révolutionnaire a disparu, ce qui n'a d'ailleurs pas nui au succès du film. Cet ouvrage propose une présentation intéressante des diverses questions qu'il aborde, exposées avec une grande clarté, ce qui est d'autant plus appréciable qu'il est destiné à un vaste public.

Agnès Bérenger-Badel.

Annie Allély, *Lépide, le triumvir* (Ausonius éditions, Scripta Antiqua, 10) : Bordeaux, 2004, 290 pages.

La figure du troisième membre du second Triumvirat, M. Aemilius Lepidus, reste souvent dans l'ombre derrière celles de ses collègues, Octavien et Antoine. C'est donc avec un vif intérêt qu'on salue la parution d'un ouvrage consacré à la vie et à l'action de ce personnage. Le problème majeur est que les sources restent peu loquaces à son sujet ou lui sont franchement hostiles. Ce silence relatif réduit donc souvent l'historien à proposer des hypothèses qu'il ne peut vraiment étayer, mais les silences mêmes peuvent être révélateurs et témoigner d'une politique de condamnation de la mémoire volontairement menée à l'encontre de Lépide sur l'instigation d'Auguste.

L'ouvrage d'Annie Allély est issu d'une thèse de doctorat soutenue en 1997, complétée et élargie. Il suit un plan pour l'essentiel chronologique, tout en consacrant certains chapitres à des aspects de l'activité de Lépide qui s'étendent sur une longue période, par exemple son Grand Pontificat. Le premier chapitre présente la *gens* patricienne des Aemilii Lepidi et rappelle en particulier l'action de M. Aemilius Lepidus, consul en 187 et 175, censeur en 179 av. J.-C. et arrière-grand-père du triumvir. On aurait souhaité disposer d'un arbre généalogique plus détaillé que celui qui est présenté p. 21, afin de mieux situer les différents membres de la

famille. Les chapitres suivants analysent les différentes étapes du *cursus honorum* suivi par Lépide jusqu'à sa préture en 49 et examinent les séries de monnaies frappées alors que Lépide était *triumvir monetalis*, vers 61, ce qui permet de connaître les thèmes de propagande qu'il a choisis. Les rapports avec César présentent un intérêt particulier, puisque Lépide a joué un rôle déterminant dans la nomination de César à la dictature et qu'il s'est vu en retour octroyer le gouvernement de l'Espagne citérieure, puis le consulat pour 46 et la fonction de maître de la cavalerie de 46 à 44. Or le *magister equitum* était l'adjoint du dictateur et ce choix de César montre bien la confiance qu'il accordait à Lépide. Durant cette période, Lépide a été chargé de la gestion et de l'administration de l'*Vrbs* et a participé à la réalisation du programme urbanistique césarien, essentiellement les *saepta* et le temple de *Felicitas*. La période troublée qui suivit l'assassinat de César est particulièrement importante, car elle voit la mise en place du second Triumvirat. Les sources sont alors plus prolixes sur le rôle de Lépide, sa volonté de venger César et son alliance avec Antoine. Lors de son séjour en Espagne en 44, il joua aussi un rôle de médiation avec Sextus Pompée. Lorsque l'imminence d'une guerre civile se précisa, Lépide participa encore aux négociations de paix, mais en choisissant le camp d'Antoine. Toutefois, il dut agir avec prudence pour ne pas risquer d'être déclaré ennemi public, comme l'avait été Antoine. Les diverses péripéties de cette période ont souvent fait dire que Lépide jouait un double jeu, qui selon A. Allély s'explique plus par l'incertitude de la situation du moment que par le caractère indécis du triumvir, dont les auteurs antiques lui ont souvent fait grief. Sur cette période, les renseignements apportés par la *Correspondance* de Cicéron sont précieux et leur commentaire serré permet d'éclairer le déroulement des faits. Lépide fut ensuite l'artisan principal de la réconciliation entre Antoine et Octavien qui aboutit à la formation du second Triumvirat. Lui-même resta en Italie et son action est peu connue, même si l'on peut cerner son activité édilitaire. Pour les années 40-36, les sources s'avèrent encore moins disertes, mais la guerre en Sicile contre Sextus Pompée aboutit à une confrontation directe entre Octavien et Lépide, qui s'achève par la défaite de ce dernier et par son élimination politique. Le chapitre suivant revient sur le gouvernement de l'Afrique, de 40 à 36, et propose des hypothèses : Lépide aurait créé la province d'*Africa Proconsularis* et fait de Carthage sa capitale, tout en poursuivant la politique d'intégration par l'octroi de la citoyenneté romaine. Un chapitre est consacré à l'entourage de Lépide et à ses amis, mais la rareté des renseignements conduit à un bilan qui reste mince, comme le souligne d'ailleurs l'auteur. Le même problème se pose pour la fin de la vie de Lépide, après sa destitution. La propagande d'Auguste n'hésita pas non plus à noircir l'image de ses adversaires politiques. Ainsi, le pacte secret entre Lépide et Sextus Pompée est sans doute une invention visant à le discréditer. Malgré ces difficultés réelles, l'auteur brosse un tableau le plus complet possible de l'action du triumvir en mettant à contribution l'ensemble des sources (littéraires, épigraphiques et numismatiques). Si la personnalité de Lépide ne ressort pas très nettement, c'est là encore dû à la nature des sources. On regrettera en revanche quelques imperfections matérielles. Ainsi l'utilisation de la ponctuation par l'auteur est assez originale et des virgules intempestives viennent souvent se nicher au hasard des phrases. Dans l'ensemble, cet ouvrage, d'un accès aisé et d'un style clair, apporte des analyses éclairantes sur un personnage souvent méconnu.

Agnès Bérenger-Badel.

Fernando Wulff Alonso, *Roma y Italia de la Guerra Social a la retirada de Sila (90-79 a. C.)* (coll. Latomus, vol. 263) : Bruxelles, 2002, 341 pages.

Cet ouvrage entend remédier au silence historiographique sur l'Italie après la guerre sociale, qui s'expliquerait par l'idée que la concession de la citoyenneté romaine aux Italiens mit un point final aux problèmes qui existaient alors. Il s'inscrit dans la continuité d'une thèse de doctorat soutenue par l'auteur en 1982 et publiée en 1991 dans la collection Latomus (vol. 214), qui traitait du même sujet dans la période précédente (entre la deuxième guerre punique et la guerre sociale, soit de 201 à 91 av. J.-C.). Il entend étudier comment le statut subordonné des Italiens a pris fin et analyser les changements et les conséquences que cela a impliqué pour les deux parties. Le livre commence avec une réflexion générale sur la crise de la République et sur la situation des Italiens avant la guerre sociale et insiste sur le fait que la crise du modèle politique romain a acquis de nouvelles dimensions avec l'accès des Italiens à la citoyenneté romaine. Le premier chapitre analyse donc la crise de la République jusqu'à la guerre sociale et s'élève contre l'idée d'un processus progressif et inévitable d'unification de l'Italie sous la houlette de Rome, idée qui projette un modèle d' « unification nationale » sur l'histoire de la République romaine. L'auteur rejette aussi la thèse selon laquelle les élites romaines et italiennes avaient mutuellement besoin les unes des autres. Pour lui, de graves conflits les opposaient. Afin de préciser l'existence de conflits à Rome même, il explore les dynamiques internes au système oligarchique romain et insiste sur la compétition permanente entre les membres de la classe sénatoriale pour les charges et la gloire. Le deuxième chapitre envisage l'évolution de la question italienne de 201 à 91 et la position des Italiens dans le système romain. Il ne faut pas confondre hellénisation et romanisation quand la Campanie, par exemple, adapte directement des formules de type hellénistique, ni confondre urbanisation et romanisation. Ces phénomènes sont le résultat de l'enrichissement des élites et de leur volonté de réaffirmer leur prééminence locale. Les sociétés et les élites qui aspirent à la citoyenneté romaine ne le font pas parce qu'elles sont romaines politiquement, culturellement et socialement, mais parce qu'elles veulent obtenir les avantages croissants de la citoyenneté romaine. Dans le chapitre suivant, qui va de la guerre sociale à la retraite de Sylla (90-79), l'auteur envisage, à travers une étude des divers épisodes de l'histoire de Rome, le rôle qu'ont pu y jouer les Italiens fraîchement intégrés à la citoyenneté, et analyse l'impact des proscriptions syllaniennes sur les Italiens. Le chapitre IV est consacré à l' « intégration » institutionnelle des Italiens et s'interroge sur la réalité de ce concept, en étudiant la concession de la citoyenneté, la municipalisation et le problème délicat de la répartition des nouveaux citoyens dans les tribus existantes. La citoyenneté romaine, même si elle est désirée, entraîne pour les communautés italiennes une perte nette de souveraineté, et il convient de s'interroger sur l'impact plus ou moins grand du système romain sur les dynamiques internes, sociales et politiques, des cités. Le chapitre V se penche sur l'intégration des élites, qui se révèle lente au cours du I^er^ siècle av. J.-C. Grâce à leur contrôle sur les tribus, les élites municipales vont disposer de nouveaux instruments pour intervenir à Rome, et surtout pour s'insérer de plus en plus dans le jeu politique romain. Si les études prosopographiques ne fournissent pas d'indices fiables d'une présence significative de nouveaux citoyens dans les magistratures et au Sénat durant la période étudiée, il semble que se développe une crise due à une compétition exacerbée par la multiplication des candidats potentiels, alors que les fonctions les plus importantes sont monopolisées par une oligarchie. L'ascension sociale passe nécessairement par les contacts avec les Romains qui contrôlent le système. Le chapitre VI étudie les aspects militaires, y compris l'exploitation

militaire traditionnelle des *socii* et les problèmes de recrutement. La concession de la citoyenneté romaine entraîne l'entrée dans l'armée romaine de gens qui peuvent ressentir un certain degré d'hostilité en raison des relations déséquilibrées entre Rome et les Italiens. Cependant ils ont désormais la possibilité de bénéficier des mêmes avantages que les autres citoyens, en particulier pour le partage du butin. Le dernier chapitre aborde les conséquences économiques des événements de la période et montre que la fin des restrictions liées au statut juridique a impliqué de nouvelles possibilités pour les élites des nouveaux citoyens, aussi bien en Italie que dans les provinces. Tous ces processus ont affecté les diverses zones et élites de la Péninsule selon des chronologies distinctes et de manière différente. L'ensemble des réflexions développées par l'auteur dans ce riche ouvrage s'avère stimulant, même si on désirerait parfois davantage de références aux sources antiques, en particulier dans les premiers chapitres.

Agnès Bérenger-Badel.

Elizabeth A. Meyer, *Legitimacy and Law in the Roman World*. Tabulae *in Roman Belief and Practice* : Cambridge, University Press, 2004, XVI et 353 pages.

Dans cet ouvrage au sujet original, E. Meyer analyse de façon très précise l'histoire des *tabulae* dans le monde romain, les raisons de leur utilisation et l'histoire de cette pratique de la République à l'Antiquité tardive. On ne s'intéresse pas toutjours à de tels documents ; mais l'importance et la confiance accordées à ce type d'écrits caractérisent la société romaine et la distinguent du monde grec. Dans une première partie, l'auteur envisage de façon générale tous les usages possibles des *tabulae* : religion et magie avec les *tabulae defixionis*, archives publiques et privées, *tabulae* des pontifes, documents comptables ; leur importance en droit n'est pas moins grande : testaments, contrats, prêts, actes d'affranchissement supposent l'uasage de *tabulae* ; quelle que soit leur destination, ces écrits, outre un support identique, ont aussi des traits communs : l'usage d'un style formulaire, avec ses répétitions et ses allitérations, un style archaïque qui est celui du *carmen*, dont l'auteur donne de nombreux exemples dans le domaine religieux, mais aussi dans les textes de droit. Ce style est étroitement associé à la *recitatio*, souvent attestée pour ces documents, lecture solennelle qui confère au texte sa force et sa valeur. C'est pourquoi les tablettes sont considérées comme des documents fiables, caractérisés par leur autorité.

La seconde partie porte sur l'évolution de la pratique sous l'Empire ; pour l'Italie du 1er siècle (ch. 6), un vaste matériel est fourni avec les tablettes du banquier L. Caecilius Iucundus, les tablettes d'Herculanum, les archives des Sulpicii ; leur emploi est varié, associant documents judiciaires (*uadimonia*, *testationes*...) et documents comptables (*nomina arcaria*, créances diverses). Le changement se manifeste dans la forme matérielle avec les diptyques et les triptyques, et dans le style des documents avec le développement des chirographes, attestations manuscrites rédigées à la première personne : à l'autorité des tablettes s'ajoute la *fides* de leurs auteurs. Dans les provinces (ch. 7), les pratiques de l'administration et les habitudes des citoyens expliquent que l'usage des tablettes, conforme aux modèles romains, se développe ; toutefois, des transformations apparaissent comme le recours à la *subscriptio*, conférant en quelque sorte un supplément de validité au document, pratique qui se répand au second siècle sous l'influence de l'exemple impérial (p. 209).

E. Meyer poursuit son enquête en examinant le recours aux tablettes devant les tribunaux (ch. 8). Ces documents font partie des preuves sur lesquelles s'appuient

les avocats ; en outre, dès la fin de la république, les *testationes* (attestations ou témoignages) sont utilisées dans des procès ; sous l'empire, elles gardent leur autorité. Un dernier chapitre (ch. 9) est consacré aux analyses des juristes : dans la *stipulatio* (c'est-à-dire l'obligation fondée sur un échange de paroles), c'est d'abord l'échange oral qui est créateur d'obligations (Paul, *Dig.* XLIV, 7, 38), mais dans les *Institutes* de Justinien, la validité de l'engagement écrit est reconnue. Ce choix prend donc en considération l'évolution des pratiques, mais l'action des empereurs fut déterminante.

Ainsi cette étude originale fait apparaître l'importance du recours aux *tabulae* dans la pratique juridique, la justice et l'administration ; il n'est pas possible dans les limites d'un compte rendu de montrer toute la richesse du détail ; en une vaste synthèse qui associe l'histoire et le droit, par le rapprochement de documents souvent analysés de façon isolée, E. Meyer esquisse en quelque sorte une histoire des actes de droit à Rome et dans les provinces, mais aussi une histoire de l'autorité de l'écrit.

Michèle Ducos.

Christopher S. Mackay, *Ancient Rome. A Military and Political History* (Cambridge University Press) : Cambridge, 2004, 395 pages.

Le sous-titre indique l'originalité du propos : l'auteur ne cherche pas à écrire une histoire de la civilisation romaine, mais à étudier les relations entre le pouvoir et la guerre ; il ne néglige pourtant pas les éléments de la vie civile qui permettent de comprendre la vie militaire, ce qui l'amène paradoxalement à sacrifier parfois les récits de conflits. Il a divisé son livre en cinq parties bien chronologiques. La première partie fait sortir Rome de l'obscurité initiale pour l'amener jusqu'au temps de la conquête du Latium puis de l'Italie ; elle se termine donc en 264, au moment où commence la première guerre punique. Le peuplement de l'Italie et les institutions qui présidaient à son organisation ne sont pas négligés. La deuxième partie raconte la conquête du bassin méditerranéen, ou du moins d'une grande étendue de cet espace, puisqu'elle va de 264 à 146 avant J.-C. Les guerres puniques ont droit à un traitement particulier, bien mérité, et pourtant on ressent une impression de rapidité excessive à lire les p. 61 à 75 (le siège de Carthage est expédié en deux pages). Au cours de la deuxième guerre punique, Rome est entrée en conflit avec la Macédoine. Après avoir détruit Carthage, elle a pris possession des Balkans, puis les légions sont passées en Asie. La conquête de la péninsule ibérique, qui fut une conséquence de la guerre contre Hannibal, n'est étudiée que sur les années 218 à 134 ; on pourrait considérer qu'elle n'a vraiment été achevée que par Auguste (l'*ara Pacis* pourrait marquer le terme de l'entreprise). Il était certes nécessaire de s'arrêter peu avant 133, peu avant l'élection de Tibérius Gracchus au tribunat de la plèbe, pour montrer les conséquences de la conquête, qui furent néfastes pour la plèbe de Rome et de l'Italie, ce que l'auteur ne manque pas de faire. La période qui va de 133 à 27 avant J-C., et qui voit se développer la crise de la République, fournit la matière de la troisième partie. Le conflit entre les populaires et leurs adversaires *optimates* alimente un long chapitre, auquel fait suite une analyse de la restauration oligarchique qui est placée dans les années 81 à 59. César mit fin au gouvernement républicain ; la guerre des Gaules, à laquelle les Français sont très attachés, n'a pas intéressé l'auteur. Hélas ! Elle permit pourtant au proconsul de se préparer à devenir dictateur. Enfin, les années 44 à 27 se réduisent ici à un conflit entre « seigneurs de la guerre ». Il est peut-être dommage que l'auteur n'ait pas davantage

montré que, pendant les guerres civiles, les conquêtes extérieures se poursuivaient ; mais tels sont ses choix. La quatrième partie du livre est consacrée à ce qu'il appelle « the Principate » ; en France, suivant une tradition qui n'est peut-être pas mauvaise, on oppose le principat au dominat, et l'on compte les Sévères plutôt au nombre des *domini* que des *principes*. L'œuvre d'Auguste ouvre naturellement le propos de l'auteur ; les entreprises militaires ne sont pas privilégiées dans ce chapitre, pas plus que dans le suivant, qui est consacré aux Julio-claudiens successeurs d'Auguste. L'histoire politique prend le pas sur l'histoire militaire. La guerre civile de 68-70 et la dynastie flavienne permettent un rapide retour aux récits de conflits. La paix romaine, qui correspond au siècle des Antonins, n'incite pas l'auteur à s'écarter des sujets politiques ; il en oublie qu'Hadrien est allé inspecter l'armée d'Afrique. La guerre civile qui a suivi la mort de Commode le ramène à ce thème et la dynastie des Sévères, qui précède la crise du III^e^ siècle, également. Mais c'est alors qu'il place un chapitre, dont la place à cet endroit surprend, sur les institutions du Principat. L'empire tardif commence pour lui en 235 et se termine en 476. Il décrit donc la crise des années 235-284, l'apparition et l'essor du christianisme, l'œuvre de Dioclétien et l'empire chrétien. La disparition de l'empire romain d'Occident lui fournit la matière d'un dernier chapitre.

Cet ouvrage, très pédagogique, s'apparente à un cours d'université par ses tableaux, par ses séries de définitions, par la volonté que manifeste l'auteur de replacer les deux thèmes choisis dans une histoire très générale et par ses appendices. Le lecteur y trouvera 7 cartes où les noms anciens côtoient les noms modernes (les *Belgae* sont coincés entre la Britain et la Germany), un cahier de 49 figures brièvement commentées, une chronologie, une liste des sources accompagnant une bibliographie exclusivement en anglais et un index. Si l'on ajoute que les notes de bas de pages sont fort rares, on en déduira que l'auteur a voulu s'adresser exclusivement à un public d'étudiants de langue anglaise. Il est donc probable que l'éditeur en a adressé un exemplaire à la *R.E.L.* pour compte rendu avec l'espoir qu'il soit signalé à ceux de nos étudiants qui souhaiteront se perfectionner en anglais.

Yann Le Bohec.

Robert Bedon (éd.), Rus amoenum. *Les agréments de la vie rurale en Gaule romaine et dans les régions voisines* : coll. *Caesarodunum*, XXXVII-XXXVIII, 2003-2004, 489 pages.

L'ouvrage regroupe les actes du colloque *Rus amoenum* qui s'est tenu les 7 et 8 juin 2002 à Limoges. Il forme le pendant du volume XXXV-XXXVI, publié en 2001-2002 sous le titre Amoenitas urbium. *Les agréments de la vie urbaine en Gaule romaine et dans les régions voisines*, où trente-et-une communications faisaient la preuve qu'il faisait bon vivre dans les villes gauloises, même si celles-ci comportaient naturellement leur lot d'embarras et de désagréments quotidiens.

Ce nouveau volume réunit au total vingt-sept contributions, regroupées en six grands chapitres de taille très inégale. Le premier a pour thème « L'*amoenitas* du paysage rural », thème étudié d'un point de vue essentiellement littéraire par Yves Lehmann (p. 11-21) chez les « Arcadiens » de Cisalpine, par Albert Foulon (p. 23-40) dans le *Corpus Tibullianum*, par Vittorio Galliazzo (p. 41-62) qui s'intéresse à la Vénétie romaine en confrontant sources littéraires et archéologiques pour éclairer l'ambiguïté du lien entre nature et culture, et par Alain Malissard (p. 63-74) qui montre comment le poète met en scène l'eau des champs, à l'instar de l'architecte pour l'eau des villes.

Le deuxième chapitre, très archéologique, a pour objectif de faire voir comment les *uillae*, symboles de confort et de raffinement, participent au *rus amoenum*. Plusieurs exemples sont étudiés de façon détaillée à partir de vestiges découverts dans différentes régions de Gaule : le décor architectural « romanisé » des *uillae* de la Lyonnaise septentrionale (Véronique Brunet-Gaston et Christophe Gaston, p. 77-88), les équipements et les ornementations des *uillae* lémovices (Robert Bedon, p. 89-104), le chauffage domestique des *uillae* d'Aquitaine (Gwénaëlle Marchet, p. 105-123). Deux chercheurs italiens s'attachent à l'Émilie-Romagne, Mirella Marini Calvani (p. 147-156) à propos des traces laissées par l'habitat rural, et Chiara Guarnieri (p. 157-162) qui donne un compte-rendu des fouilles d'une grande *uilla* dans les environs de Forlimpopoli. Deux exposés se distinguent en ce qu'ils mettent en rapport les sources littéraires et les sources archéologiques pour mieux comprendre les agréments de la *uilla* romaine : Isabelle Morand (p. 125-145), dans une synthèse originale rapprochant les textes anciens avec Montaigne et son « promenoir », montre comment le portique, s'il est un lieu de retraite physique, peut constituer en même temps une ouverture spirituelle sur le monde ; Nicole Dupré (p. 163-185) apporte quelques nuances au cliché poétique et moral représenté par le couple ville-campagne chez les écrivains originaires de la vallée de l'Ebre et de la Garonne, ces derniers opérant une sorte de mouvement pendulaire de la ville à la campagne.

Les deux chapitres suivants sont beaucoup plus brefs : l'un est consacré aux « aménagements et équipements » des zones rurales, avec une étude concernant les cheminements dans la *Ciuitas Lemouicum* (Jean-Michel Desbordes, p. 189-200) et une autre sur les aqueducs (Georges Cazal, p. 201-214) ; le chapitre qui suit, intitulé « les habitants de la campagne : hommes et animaux » rassemble un exposé sur la description des Gaulois dans l'historiographie romaine (Martine Chassignet, p. 217-236) et un autre de Michel Bouvier (p. 237-247) qui se demande pourquoi le lièvre est souvent représenté en train de manger du raisin.

Le cinquième chapitre, « La vie à la campagne », est le plus développé. Il cerne de façon globale les agréments de la vie rurale à partir d'exemples précis fondés sur des données littéraires, iconographiques ou archéologiques. Sont regroupées les contributions de Raymond Chevallier, *Typologie des agréments de la vie à la campagne d'après les textes iconographiques* (p. 251-258) ; de Yasmina Benferhat, Vita rustica *: un idéal politique et moral ? Réflexions sur le* Pro Roscio Amerino (p. 259-287) ; de Hélène Jouffroy, *Les charmes de la campagne ? Réalité et utopie à travers quelques textes littéraires* (p. 289-295) ; de Christian Cloppet, *Le cadre de vie dans les* uillae *des territoires de Lyon et de Vienne* (p. 297-320) ; de François Lefèvre, *Réflexions sur les campagnes de la* Ciuitas Remorum (p. 321-330) ; de Guy Lintz, *La chasse en Limousin d'après les sépultures antiques* (p. 331-342) ; de Ralph Mathisen, *Les plaisirs de la vie à la campagne chez les écrivains de la fin du V^e^ s. et du VI^e^ s. ap. J.-C.* (p. 343-358) ; de Charles-Marie Ternes, *La campagne trévire, paradigme d'une réussite provinciale chez Ausone* (p. 359-372) ; de Radu Ciobanu, *La vie rurale en Dacie romaine* (p. 373-401).

Enfin, les trois dernières communications sont réunies sous le titre « Présence de la religion dans l'architecture rurale » : Isabelle Fauduet pointe la difficulté de comprendre la fonction des sanctuaires ruraux en Gaule (p. 405-427) ; Nicolas Mathieu montre que les documents épigraphiques retrouvés dans des sanctuaires non urbains ne permettent pas de révéler une *amoenitas* particulière à la campagne (p. 429-465) ; Lorenzo Quilici décrit l'aspect impressionnant d'une partie de la *uia Appia*, à la hauteur de la gorge d'Itri, où se trouve un temple d'Apollon en cours de fouille (p. 467-481).

Il paraît difficile de faire la synthèse d'un tel ouvrage, si l'on considère la variété des thèmes abordés. Le partage entre les différents chapitres semble de ce fait parfois superficiel, comme le montrent les six sous-titres choisis, que l'on peut juger un peu trop vagues. Nous ne pouvons que regretter l'absence d'un vrai fil directeur, qu'aurait pu fournir une introduction ou une conclusion consistante. Cela dit, chaque exposé offre une illustration originale et pertinente des agréments que pouvait offrir la campagne gauloise, et l'on ne peut que saluer la volonté d'entremêler des exposés à caractère archéologiques souvent, mais aussi historiques et littéraires, pour traiter le thème de façon plus complète et plus riche.

Marie Allorge.

Anthony R. Birley, *The Roman Government of Britain* : Oxford, 2005, 532 pages.

Ce gros livre se présente modestement comme un ouvrage de prosopographie. En réalité, il dépasse le cadre de cette discipline, et les notices biographiques sont souvent entrelardées de paragraphes plus proprement historiques, en sorte que, s'il doit intéresser en priorité les épigraphistes, il rendra service aux historiens, et même aux latinistes et aux hellénistes, quand ils chercheront des commentaires à tel ou tel passage de leurs textes en relation avec l'île de Bretagne. En effet, pour chaque notice de la prosopographie, l'auteur donne d'abord les sources, avec une traduction en anglais, puis un commentaire historique qui retrace la carrière du personnage considéré.

Le premier chapitre replace le gouvernement de la Bretagne dans le *cusus honorum* sénatorial. Il décrit l'état-major du *praeses*, rappelle que la capitale se trouvait à Colchester (*Camulodunum*). Pour les institutions provinciales, il faut compter avec le *concilium prouinciae*, qui rassemblait tous les prêtres municipaux du culte impérial, avec les quatre colonies de Colchester (promue en 49), Lincoln (sous Domitien), Gloucester (sous Nerva) et York (sans doute sous Caracalla), et avec des agglomérations qui n'avaient pas dépassé le statut de *ciuitates*.

La prosopographie des gouverneurs est classée par ordre chronologique, mais chaque personnage a un numéro, de 1 à 41, en sorte que ce découpage ne présente pas grand intérêt. Pour l'époque de Claude et Néron, on trouve d'abord évidemment Aulus Plautius (n° 1), conquérant de l'île, puis, parmi les personnages les plus connus, Suetonius Paullinus (n° 5). Pour l'époque Flavienne, on rencontre Cerialis (n° 9), Frontin, l'auteur des *Stratagèmes* et du traité *Des aqueducs*, et le beau-père de Tacite, Agricola (n° 11). Pour la suite, des notices ont été consacrées à l'éphémère empereur Pertinax (n° 25) et au compétiteur de Septime Sévère, Clodius Albinus (n° 36). Sur ce dernier personnage, nous suggérons d'ajouter une inscription, qui est peut-être un faux et qui a été publiée sous le n° 56 dans les *Inscriptions des Lingons*, Paris, 2003, ouvrage appartenant aux *ILGB* (*Inscriptions latines de la Gaule Belgique*). Les gouverneurs de la première époque sévérienne ne paraissent pas devoir entrer dans la catégorie des personnages brillants. L'auteur donne à la fin de cette partie une analyse utile de l'expédition militaire menée par Septime Sévère et poursuivie par son fils, Caracalla, de 208 à 211 (p. 195-203).

Parmi les autres personnages qui ont été examinés par l'auteur, figurent ensuite les *comites*, les aristocrates amis des princes (p. 214-226). Ce paragraphe donne l'occasion d'une analyse des trois voyages impériaux en Bretagne qui sont attestés par les sources : Claude en 43 (accompagné notamment par le futur empereur Galba), Hadrien en 122 (avec, surtout, l'historien Suétone), puis Septime Sévère et

Caracalla en 208-211. Pour Suétone, nous rappellerons que l'inscription qui le mentionne et qui a été trouvée à Hippone ne prouve pas qu'il soit africain ; nous penchons plutôt pour une origine italienne, Ostie (voir notre ouvrage, *La Troisième Légion Auguste*, Paris, 1989, p. 41 et n. 57). Un passage assez long (p. 227-230), une utile synthèse, est alors consacré aux légions qui ont servi en Bretagne, en particulier les II^e^ Auguste, VI^e^ *Victrix* et XX^e^ *Valeria Victrix* ; mais on y verra aussi des analyses concernant les IX^e^ *Hispana*, XIV^e^ *Gemina* et II^e^ *Adiutrix*. Suivent logiquement une série de notices consacrées aux légats de légions (où l'on retrouve notamment Cerialis et Agricola), aux *iuridici* et aux tribuns laticlaves. Des *iuridici*, d'après l'auteur, n'étaient nommés que dans le cas où le gouverneur aurait eu trop d'occupations pour se tourner vers les affaires judiciaires. Pour suivre l'ordre de dignité, on passe ensuite aux procurateurs. Les procurateurs de Bretagne appartenaient à l'échelon inférieur des ducénaires ; les commandants de la flotte de Bretagne étaient centenaires ; des degrés encore inférieurs sont attestés.

Un autre paragraphe historique (p. 333-336) est consacré à la division de la Bretagne ; l'épigraphie, qui a sans doute raison contre Hérodien, laisse penser que cet événement a eu lieu sous Caracalla et pas sous son père. Nous restons dans le domaine de l'histoire avec une question posée par l'auteur : Carin ayant été appelé *Britannicus maximus* en 284/285, faut-il placer une guerre dans l'île à cette époque ? Sans doute ; en revanche, le même titre, porté par Dioclétien immédiatement après cet événement, est simplement une reprise de la titulature de Carin (p. 367-368). D'autres paragraphes sont consacrés au mouvement séparatiste de Carausius et d'Allectus (p. 369-387) et, enfin, au dernier siècle de la Bretagne romaine. Une deuxième division de la Bretagne doit être attribuée soit aux empereurs gaulois (entre 260 et 274) soit à Carausius ou Allectus (entre 286 et 296). De toute façon, on connaît quatre provinces pour le début du IV^e^ siècle : la Bretagne Première, la Seconde, la *Maxima Caesariensis* et la *Flauia Caesariensis* ; une cinquième province, la *Valentia*, est mentionnée par la *Notitia Dignitatum*, mais son existence même fait problème. Cette dernière partie rappelle que Constantin I^er^, que les Chrétiens appellent Constantin le Grand, a été proclamé empereur en Bretagne, en 306. Elle propose également des notices pour le IV^e^ siècle et le début du V^e^ ; on y trouve des vicaires, des gouverneurs, des comtes, de maîtres de la milice, des ducs, le comte Théodose et l'empereur Julien, qui a utilisé la Bretagne pour assurer la logistique de ses entreprises en Rhénanie. L'ouvrage se termine sur des pages attendues, une bibliographie, un glossaire et des index.

Cette analyse, qui paraîtra peut-être un peu longue, a certainement indiqué au lecteur tout le bien que nous pensons de cet ouvrage ; l'auteur apporte beaucoup à la recherche grâce à une solide érudition mise au service d'une méthode impeccable.

Yann Le Bohec.

Emily A. Hemelrijk, *Matrona Docta. Educated women in the Roman élite from Cornelia to Julia Domna* : Londres & New York, Routledge, 2004, 382 pages, 5 planches.

C'est une heureuse initiative que de publier à nouveau l'excellent travail (paru en 1999) d'Emily Hemelrijk. La culture à laquelle pouvait prétendre une femme est un élément majeur du rôle qu'elle pouvait jouer dans le monde romain, dans une société où seuls les hommes occupaient en principe les sphères du pouvoir et du savoir, leurs compagnes étant limitées à l'univers domestique. L'étude d'Emily

Hemelrijk ne concerne que les femmes de la classe sociale dominante, appartenant aux familles sénatoriales , équestres et décuriales, les seules à avoir accès à la culture littéraire. Comme la culture dépend en premier lieu de l'instruction reçue dès l'enfance, l'ouvrage consacre d'abord deux chapitres à l'instruction des filles. Il semble qu'elles aient bénéficié d'une instruction élémentaire analogue à celles des garçons. Les futures matrones n'étaient pas des analphabètes. Mais leurs chances d'accéder à un plus haut degré de culture étaient très aléatoires : n'étant pas destinées comme les garçons à une carrière politique où le talent oratoire était indispensable, elles n'avaient nul besoin de l'enseignement d'un rhéteur ; d'ailleurs, mariées très jeunes, elles ne profitaient pas de la période de l'adolescence que leurs frères consacraient à leurs études. Mais elles n'étaient pas nécessairement exclues de cet enseignement. Pratiquement, leur niveau d'instruction dépendait de plusieurs facteurs : leur environnement familial (dans une famille cultivée comme celle des Scipions, où elle pouvait fréquenter des lettrés grecs et utiliser une riche bibliothèque, Cornélia, la mère des Gracques, acquit une culture de très haut niveau), de la bonne volonté de leur entourage masculin (la poétesse Sulpicia, nièce de Messalla, eut certainement grâce à lui des contacts avec le monde littéraire), du lieu où elles résidaient (Rome était évidemment un lieu privilégié). Mais le mariage mettait souvent fin à leurs études, à moins qu'un mari épris de culture littéraire ne continuât à les instruire, comme le fit Pline pour sa jeune épouse Calpurnia, même si cet enseignement mettait celle-ci en état d'infériorité intellectuelle, le mari se comportant comme un maître d'école vis à vis d'une élève studieuse, mais dont l'objectif essentiel devait être d'étudier et surtout d'admirer les œuvres de son époux. Ce type de relation semble avoir été en harmonie avec l'idéal de *concordia* conjugale en faveur à l'époque, et on trouve des scènes de ce genre dans l'iconographie funéraire, y compris dans des classes sociales soucieuses de se hausser à un niveau supérieur. De façon générale, une fille ou une femme cultivée était pour sa famille une marque de richesse et de statut social élevé. Il est donc permis d'affirmer qu'un certain nombre de femmes de la haute société romaine ont bénéficié d'une bonne instruction, mais rien n'autorise à généraliser cette affirmation.

La seconde partie de l'ouvrage cherche à savoir si les femmes romaines participèrent à l'activité intellectuelle de leur temps, et d'abord un chapitre étudie leur rôle de « patronnes ». On sait en effet l'importance du *patronus* dans la vie politique, sociale et intellectuelle des Romains. L'auteur montre que certaines femmes, bénéficiant d'un rang élevé et d'une indépendance financière (en particulier les veuves), se sont comportées comme des « patronnes » pour des hommes de lettres, mais surtout en jouant un rôle d'intermédiaire entre leur protégé et un homme puissant dont elles étaient proches : c'est le cas pour certaines femmes de la famille impériale comme Octavie. Mais d'autres femmes, hors de ce milieu favorisé, firent de même.

Les deux derniers chapitres de l'ouvrage sont consacrés à l'écriture féminine : l'un traite de la poésie, l'autre de la prose. On ne peut qu'admirer le résultat de cette recherche car la documentation que nous possédons est quasi inexistante. Les femmes dont l'œuvre poétique nous est parvenue se comptent sur les doigts de la main et, en dehors de la fameuse Sulpicia, dont les six élégies ont été publiées dans le *corpus Tibullianum*, elles ne nous sont connues chacune que par quelques vers. Pour la prose, la documentation est encore plus indigente ; à notre connaissance, la prose féminine se bornait à la littérature épistolaire, mais, à part des extraits des lettres de Cornélia à son fils Caius Gracchus, nous ne la connaissons que par quelques billets échangés entre des épouses d'officiers en poste le long du mur d'Hadrien. Ajoutons que l'authenticité des poèmes de Sulpicia et des lettres de Cornélia a été mise en doute par les modernes, tant on était persuadé qu'une

matrona ne pouvait être *docta*. Mais E. Hemelrijk a fouillé toute la littérature latine ; elle traque la moindre allusion à l'écriture féminine et la moisson est plus riche qu'on ne l'aurait cru. Toute une vie intellectuelle féminine s'esquisse : on découvre non seulement les *Mémoires* d'Agrippine, qui ont fourni à Tacite de précieux renseignements, mais aussi les vers érotiques de Sulpicia *Caleni*, qui chante ses amours conjugales, ou les lettres de contemporaines de Pline, dont il loue le style.

Une question se pose tout naturellement : pourquoi si peu d'œuvres écrites par des femmes nous sont-elles parvenues ? Faut-il y voir le résultat d'un complot masculin destiné à étouffer la notoriété du talent féminin ? L'idée est absurde. En fait le statut même de la matrone, qui exigeait d'elle un comportement de pudique réserve, d'autant plus strict que son rang était plus élevé, devait déjà être un obstacle à toute activité littéraire « publique ». Au premier siècle avant notre ère, la *puella docta* célébrée par les élégiaques a une réputation sulfureuse : non seulement la femme instruite empiète sur un domaine spécifiquement masculin, mais son comportement est assimilé à celui d'une courtisane ; Cicéron et Salluste font respectivement de Clodia et de Sempronia des portraits tout à fait significatifs de ce jugement de valeur : toutes deux chantent, dansent, écrivent des vers et fréquentent des hommes étrangers à leur famille ; il n'en faut pas plus pour que la *fama* les condamne. Dans la perspective traditionnelle des « Vieux Romains », les femmes savantes ne sont pas seulement de ridicules bas bleus (voir les portraits caricaturaux que fait de celles-ci Juvénal), elles sont aussi des femmes immorales. On comprend qu'elles écrivent peu et ne produisent pas leur œuvres en dehors du cercle fermé de leurs amis intimes. Il faudra attendre l'Empire pour que les femmes cultivées deviennent à la mode ; et même alors leur talent se limitera à écrire de la poésie et des lettres. Dans ces conditions, nul besoin d'un complot pour restreindre la portée de leurs œuvres : la nature même des œuvres féminines a joué contre leur survie. Les femmes ne pratiquent pas les grands genres, épopée, histoire, philosophie, littérature didactique. Leurs lettres ressortissent au domaine privé ; les publier serait une atteinte à la bienséance. Quant à leurs vers, épigrammes événementielles ou poésie amoureuse, ils ne se prêtaient guère non plus à être répandus hors de l'intimité. C'est parce qu'elle était la nièce de Messalla et avait ainsi accès à un cercle littéraire que Sulpicia fut publiée dans le *corpus Tibullianum*. Enfin, si l'on tient compte du fait que la survie des œuvres littéraires de l'Antiquité dépendait de facteurs très aléatoires et que nombre d'œuvres, même masculines, ont été perdues, on ne s'étonnera pas de la rareté des œuvres féminines que nous connaissons. Mais grâce au travail d'E. Hemelrijk, nous savons désormais que les Romaines de la haute société pouvaient avoir accès à la culture et que certaines ont patronné des écrivains ou écrit elles-mêmes, sans être blâmées si elles prenaient soin de préserver leur réputation ; certes le monde dominé par les hommes où elles vivaient limitait leurs ambitions littéraires et la diffusion de leurs œuvres, mais la *matrona docta* n'est pas un mythe.

Je terminerai par une question. J'avoue que le fait que la poésie amoureuse ait été le domaine favori des femmes me pose un problème. Ces poèmes amoureux, et même érotiques en ce qui concerne Sulpicia *Caleni*, me semblent en totale rupture avec l'idéal de réserve pudique et de vertu affichée que l'on exigeait des matrones. Certes il y avait l'exemple illustre de Sappho, mais de là à trouver normal qu'une Romaine de la haute société revendique le droit d'aimer un esclave ou qu'une autre parle crûment de ses ébats amoureux avec son mari ! Chacune en son genre est scandaleuse pour son époque. Les deux Sulpicia se comportent comme des *puellae doctae* et non comme des *matronae doctae*. Pourquoi ne sont-elles pas montrées du doigt ? Pourquoi leurs œuvres sont-elles célèbres malgré ce qu'on pourrait appeler

leur immoralité ? Je ne trouve pas de réponse satisfaisante dans l'ouvrage d'E. Hemelrijk. On regrettera aussi que la bibliographie ne soit pas mise à jour. Mais cela mis à part, on trouvera toujours le même intérêt à lire ce riche travail.

Nicole Boëls-Janssen.

Fik Meijer, *Emperors don't die in bed* : Londres & New York, Routledge, 2004, 183 pages.

Les *mortes non uulgares* constituaient un genre littéraire dans l'Antiquité, et les recueils qui rassemblaient les derniers instants des hommes célèbres fournissaient autant d'*exempla* pour édifier ou émouvoir les lecteurs. C'est dans cette voie que s'est engagé F. Meijer ; son recueil est maintenant traduit du néerlandais en anglais. Quatre-vingt trois empereurs, de César à Romulus Augustule, meurent donc successivement sous nos yeux, en autant de récits explicatifs qui sont, comme l'annonce l'auteur, les compilations de nos sources. À la fin de chaque rubrique, il est certes fait référence aux auteurs anciens, mais, dans le corps du texte, rien n'indique quelle est la version suivie, dans le cas de divergences : l'introduction prévient seulement que l'auteur a choisi celle qui lui paraissait la plus vraisemblable. S'il est vrai que les derniers moments donnent un sens à toute une vie, cette absence de discussion induit parfois l'omission de détails qui méritaient d'être rapportés et qui mettraient mieux en perspective un récit trop univoque. La liste des empereurs n'est pas complète : Pescennius Niger et Clodius Albinus, par exemple, n'ont pas droit à des chapitres individuels, et leurs morts figurent dans la rubrique consacrée à Septime-Sévère ; les empereurs gaulois du III^e^ s. sont traités en usurpateurs, sans bénéficier, eux non plus, d'une notice distincte ; bref, on se demande pourquoi la liste donnée ici devrait être canonique. Heureusement, un index permet de retrouver les chers disparus. Avec trois pages de bibliographie, le lecteur trouvera quatre tableaux généalogiques des dynasties et une carte de l'Empire. Mais on ne devrait plus admettre que des éditeurs (sous prétexte, peut-être, d'éviter de payer des droits d'auteur) founissent un plan de Rome avec des informations qui ont plus de quarante ans de retard (place du cirque Flaminius). Au total, on peut s'interroger sur les intentions de l'auteur. Voulait-il prouver qu'être empereur romain est un métier dangereux ? Ou plutôt, fournir un aide-mémoire pour qui n'a pas l'occasion de lire les sources ? Si le but est de distraire un large public, il faut reconnaître que ce macabre défilé d'assassinats finit par être lassant et accrédite le sentiment erroné qu'un régime qui dura cinq siècles était instable.

Bruno Poulle.

Olivier Richier, Centuriones ad Rhenum. *Les centurions légionnaires des armées romaines du Rhin* : Paris, De Boccard, Gallia Romana VI, 2004, 773 pages.

Les centurions sont considérés comme la colonne vertébrale de l'armée romaine, mais peu d'études spécifiques leur ont été consacrées, à l'exception du remarquable travail de Brian Dobson sur les primipiles (*Die Primipilares*, Cologne, 1978). Dans sa thèse, soutenue à Nancy et maintenant publiée, Olivier Richier s'est intéressé aux centurions légionnaires d'une des armées les plus puissantes de l'Empire, l'armée du Rhin, d'Auguste à Dioclétien. Ce choix l'amène à s'inscrire

dans la grande tradition des études régionales des différents « fronts » de l'armée romaine, illustrée par de prestigieux aînés, Géza Alföldy, Patrick Le Roux ou Yann Le Bohec.

Cette inspiration se reflète clairement dans le plan de l'ouvrage, qui suit le modèle canonique des travaux à base prosopographique. Après un inventaire des sources, qui permet d'utiles précisions méthodologiques (p. 49-110), l'auteur présente les 410 notices prosopographiques des centurions du Rhin, classées en ordre chronologique (p. 111-437). De bonne facture, ces notices donnent le texte des inscriptions et présentent une bibliographie à jour. En troisième temps (p. 447-691), une partie synthétique dégage les enseignements de ces données en matière d'histoire militaire et sociale.

La synthèse est elle-même divisée en trois parties. Une première partie, « *Cursus centurionum* », analyse les filières et la hiérarchie des centurions. Bien que la majorité de ces cadres soient sortis des rangs des légions (*ex caliga*), nous possédons finalement plus de renseignements sur la filière prétorienne, plus prestigieuse. La deuxième partie, « *Militia centurialis* », décrit les divers aspects du service des centurions. Loin de se limiter à l'encadrement des légionnaires au combat, il amenait les centurions à commander des détachements autonomes (vexillations), travailler dans les bureaux de l'état-major ou diriger des travaux du génie. La dernière partie, « Étude sociale », aborde la question classique des origines régionales et sociales des membres du corps. Recruté à l'origine parmi les élites italiennes, il s'ouvrit largement au IIe siècle aux provinciaux de la zone gallo-germanique mais aussi d'Orient, en général d'extraction plus modeste.

Dans son approche régionale, Olivier Richier est contraint de se pencher sur les grands débats généraux concernant le sujet, spécialement sur la hiérarchie des cohortes et des centuries. Il le fait avec brio et ses conclusions emportent en général la conviction. Si la première cohorte comportait bien cinq centuries (et non six comme les autres), il n'est pas exclu qu'il ait existé un sixième centurion, préposé à des tâches administratives et non tactiques. Les *primi ordines* regroupaient sans doute les centurions de la première ligne, bien sûr celles de la cohorte I, mais aussi des cohortes III et V. Ces centuries trônaient au sommet de la hiérarchie et la promotion consistait à les atteindre. Les conclusions en matière sociale sont tout aussi convaincantes, que ce soit à propos du mariage (autorisé au contraire des légionnaires) ou du rang équestre (incompatible avec le centurionat jusqu'aux Sévères).

Heureusement étranger au dogmatisme d'une certaine école prosopographique, l'auteur met bien en valeur le pragmatisme de la gestion du corps par l'État romain : ainsi, les primipiles présentaient des profils divers et pouvaient obtenir cette distinction après un nombre variable de commandements. Il sait aussi se garder des idées reçues ou des conceptions simplifiées : le rôle du centurionat comme « ascenseur » social dépendait beaucoup de l'origine sociale, et les centurions entrés par la suite dans l'ordre équestre ou les élites locales provenaient en général déjà de ces milieux.

En définitive, paradoxalement, c'est sur la dimension régionale que l'ouvrage s'avère le moins disert. Les centurions du Rhin offrent-ils une spécificité par rapport à leurs homologues des autres régions ? Faute de répondre explicitement à la question, Olivier Richier fournit toutefois de nombreux éléments de réponse. L'analyse des transferts et des origines fait plutôt pencher pour la négative. Les transferts s'expliquent par les nécessités stratégiques du moment, non par une association privilégiée du Rhin avec certains « fronts ». Quant au recrutement, s'il s'ouvre largement aux locaux à partir du IIe siècle, il fait aussi appel à des Orientaux et le tableau d'ensemble s'avère singulièrement mêlé. C'est dire que cette monogra-

phie, malheureusement entachée par quelques coquilles ou fautes d'orthographe (par exemple p. 593 : « à titre personnelle » ; 632 : « privilège exceptionnelle » ; 663 : « dote »), apporte un éclairage intéressant sur le fonctionnement de l'armée impériale.

Christophe BADEL.

Massimo BIANCARDI, *La cavalleria romana del Principato nelle province occidentali dell'Impero* (*Documenti e Studi*, 34) : Bari, 2004, 249 pages.

La préface de ce livre, due à G. BRIZZI, pourrait paraître surprenante car elle propose une critique mesurée de la thèse d'E. N. LUTTWAK qui définissait la stratégie du Haut-Empire comme purement défensive. La présence de la cavalerie et son importance ne peuvent cependant pas être expliquées si l'on veut faire abstraction d'une conception d'ensemble de l'armée (il vaut mieux, sans doute, éviter le terme de « stratégie », peu adéquat quand il s'agit de réalités romaines). Massimo BIANCARDI a voulu consacrer une étude aux unités de cavalerie qui sont connues en Bretagne, dans les deux Germanies, en Rétie et dans le Norique. Le titre laissait croire à une étude géographiquement plus ample, mais la matière est déjà assez abondante. L'introduction et le premier chapitre essaient de replacer l'utilisation de l'arme montée dans le cadre de la « stratégie » des Romains et, plus largement, de leur armée. L'auteur distingue les types d'unités (ailes et cohortes mixtes, appelées *equitatae*, qui étaient quingénaires ou milliaires) et il étudie leur emploi. Le chapitre consacré aux cavaliers présents en Bretagne s'ouvre sur un rappel des grandes étapes de la conquête et des principaux restes archéologiques qui y ont été fouillés. Suit une liste des unités connues : nous avons compté 18 ailes et 34 cohortes mixtes (pour les unités de Lingons, nous voudrions ajouter notre contribution aux Mélanges publiés en l'honneur de C. DEROUX : « Les Lingons et les unités de Lingons dans l'armée romaine du Haut-Empire », *Mél. C. Deroux*, Coll. *Latomus*, 270, 2003, p. 242-249). La dernière partie de ce chapitre donne la série des sites où ces unités sont attestées, avec une courte notice pour chacun, en distinguant l'Angleterre centrale et méridionale, le pays de Galles, le Nord de l'Angleterre, le mur d'Hadrien et le mur d'Antonin. Germanie, Rhétie et Norique sont étudiées ensuite, ensemble. Un rappel sur la conquête et les guerres qui l'ont suivie est accompagné par de nouvelles listes : 49 ailes, 59 cohortes mixtes et 8 *numeri* d'après nos comptes. De la même manière, les sites sont rappelés dans l'ordre géographique : Germanie Inférieure, Supérieure, Rhétie et Norique. Le chapitre suivant étudie le rôle, la répartition dans l'espace et les mouvements des unités. Les conclusions insistent sur les différences entre deux types de régions, la Bretagne et le continent. Les cavaliers, dans la première, servaient de réserve à l'infanterie ; dans le second, l'étendue de la frontière à surveiller empêchait la constitution d'une réserve. Des situations locales expliquent également des emplois originaux de la cavalerie, par exemple dans le Taunus, où les défenses romaines étaient insérées dans le corps du territoire des Chattes. La diversité des situations empêche donc de parler d'une « grande stratégie » ; et l'on en revient alors à E. N. LUTTWAK. Un utile tableau synthétique (p. 191-201) permet de retrouver sans difficultés les unités cherchées et les sites mentionnés. L'épigraphiste regrettera peut-être que les notices ne soient pas exhaustives, et qu'elles ne remplacent pas les notices jadis données à la *R.E.* par C. CICHORIUS ; le regret est aggravé par la médiocrité, pour ne pas dire plus, des notices consacrées à ce sujet par J. E. H. SPAUL dans *Ala 2*, 1994 (Andover), 327 p., et *Cohors 2*, 2000 (Oxford), 581 p. Mais les références données

par M. Biancardi dans les notes de bas de page, la liste des inscriptions proposées à la fin du livre, la bibliographie et les index font de cet ouvrage un travail d'érudition. Les conclusions, qui opposent avec bonheur la situation de la Bretagne et les réalités de la Germanie, en font également un livre d'histoire.

Yann Le Bohec.

L'armée romaine de Dioclétien à Valentinien I^er^. Actes du Congrès de Lyon (12-14 septembre 2002), rassemblés et édités par Yann Le Bohec et Catherine Wolff (Collection du Centre d'Études Romaines et Gallo-Romaines, nouvelle série, n° 26) : Lyon, Centre d'Études et de Recherches sur l'Occident Romain / Diffusion de Boccard, 2004, 540 pages, 54 illustrations.

Voici le contenu de l'ouvrage :

— p. 9-27 : Yann Le Bohec, *Les aspects militaires de la crise du III^e^ siècle*.

I. Les sources.

— p. 31-41 : Guy Sabbah, *L'armée romaine de Dioclétien à Valentinien I^er^. Les sources littéraires*.
— p. 43-54 : Carmen Castillo, *Tribunos militares en Ammianus Marcellinus*.
— p. 55-67 : Hélène Jouffroy, *Le* De rebus bellicis, *source d'histoire militaire ?* (L'article est accompagné d'une traduction française du *De rebus bellicis*.)
— p. 69-99 : Andreina Magioncalda, *Le fonti giuridiche sull'esercito romano da Diocleziano a Valentiniano I*.
— p. 101-115 : Bernhard Palme, *Die römische Armee von Diokletian bis Valentinian I. : die papyrologische Evidenz*.
— p. 117-126 : Michel Absil, *L'armée romaine de Dioclétien à Valentinien I dans l'épigraphie*.
— p. 127-138 : Christophe Schmidt Heidenreich, *Les inscriptions des* principia *du Grand Camp de Lambèse sous la Tétrarchie*.
— p. 139-155 : Jérémie Chameroy, *La monnaie comme source historique de l'armée romaine du Bas-Empire*.
— p. 157-167 : Michel Reddé, *L'armée et ses fortifications pendant l'Antiquité tardive : la difficile interprétation des sources archéologiques*.

II. Les secteurs géographiques.

— p. 171-178 : Patrick Le Roux, *L'armée romaine dans la Péninsule ibérique de Dioclétien à Valentinien I (284-375 p. C.)*.
— p. 179-189 : Mark Hassall, *The Defence of Britain in the 4^th^ Century*.
— p. 191-199 : Raymond Brulet, *Casernements et casernes en Gaule*.
— p. 201-209 : Rudolf Fellmann, *La légion I^a^ Martia, une légion du Bas-Empire*.
— p. 211-226 : Mordechai Gichon, *Coping with the Triple Threat of Trespassing Tribal Inroads and Regular Troops on the Empire's South-Eastern Confines in the 4^th^ Century C. E.*
— p. 227-236 : Ariel Lewin, Limitanei *and* comitatenses *in the Near East from Diocletian to Valens*.
— p. 237-250 : Sergio Daris, *L'esercito romano d'Egitto da Diocleziano a Valentiniano I*.
— p. 251-265 : Yann Le Bohec, *L'armée romaine d'Afrique de Dioclétien à Valentinien I*.

— p. 267-277 : Pierre Morizot, *Avatars d'une construction défensive du* limes *aurasien, du II^e siècle à Valentinien I^er.*
— p. 279-298 : Jean-Pierre Laporte, *Les armées romaines et la révolte de Firmus en Maurétanie Césarienne.*
— p. 299-305 : Noé Villaverde-Vega, *El ejército romano de* Mauretania Tingitana *de Diocleciano a Valentiniano I.*

III. L'organisation (tactique, recrutement, unités et hiérarchie).

— p. 309-358 : Everett L. Wheeler, *The Legion as Phalanx in the Late Empire (I).*
— p. 359-369 : Giovanni Mennella, *La campagna di Costantino nell'Italia nord-occidentale : la documentazione epigrafica.*
— p. 371-387 : Jean-Michel Carrié, *Le système de recrutement des armées romaines de Dioclétien aux Valentiniens.*
— p. 389-395 : Sylvain Janniard, Armati, scutati *et la catégorisation des troupes dans l'Antiquité tardive.*
— p. 397-408 : Pierre Cosme, *L'évolution de la bureaucratie militaire romaine tardive :* optiones, actuarii *et* opinatores.
— p. 409-418 : Thomas Drew-Bear, Hasan Malay et Constantin Zuckerman, *L'épitaphe de Valeria, veuve du tribun Dassianus.*
— p. 419-430 : Thomas Drew-Bear et Constantin Zuckerman, Gradatim cuncta decora. *Les officiers sortis du rang sous les successeurs de Constantin.*
— p. 431-435 : Marc Mayer Olivé, *El fin del* ordo equester. *Nuevas consideraciones a propósito de* CIL *III, 1805.*
— p. 437-449 : Cecilia Ricci, Il sarcofago romano di un ufficiale anonimo e il tribunato di legione prima o dopo la riforma di Gallieno.
— p. 451-472 : Sabino Perea Yébenes, Cornicularius seu princeps. *La transformación de la función y del* Rangordnung *del* cornicularius *en tiempos de Valentiniano I.*

IV. Le rôle (aspects économiques, sociaux et religieux).

— p. 475-487 : Gabriele Wesch-Klein, *Hochkonjunktur für Deserteure ? Fahnenflucht in der Spätantike.*
— p. 489-492 : Giulia Baratta, *La diffusione delle botti : un dato negativo. Il rifornimento dell'esercito durante il tardo impero e l'assenza di botti.*
— p. 493-503 : Elisabetta Todisco, *Le attività economiche dei veterani.*
— p. 505-515 : Maria Federica Petraccia et Marco Traverso, *Il concilio di Cirta e lo scisma donatista : riflessioni sul ruolo dell'esercito.*
— p. 517-523 : Roberto Bartoloni, *La cosiddetta « obiezione di coscienza » cristiana prima e dopo la svolta religiosa costantiniana.*
— p. 525-531 : Rudolf Haensch, *La christianisation de l'armée romaine.*
— p. 533-537 : Patrick Le Roux, *Conclusions.*

Le monde de la recherche peut remercier Yann Le Bohec et Catherine Wolff de la diligence avec laquelle ils ont su faire paraître les actes de cet important colloque, comportant quelque 37 communications pour plus de 500 pages. L'histoire militaire de l'Antiquité tardive semble revenue en grâce depuis une dizaine d'années. Comme le rappelle Yann Le Bohec dans l'avant propos du volume, on peut en voir la preuve dans la récente publication de deux synthèses par Ph. Richardot d'une part, par P. Southern et K. Dixon d'autre part. À cette liste, on aurait pu ajouter l'ouvrage de M. J. Nicasie, *Twilight of Empire : The Roman Army from the Reign of Diocletian until the Battle of Adrianople*, paru en 1998.

À côté de cette production subite, abondante et généraliste, il manquait un ouvrage collectif qui approfondît des thèmes plus ponctuels tout en ouvrant des pistes nouvelles. Le volume que nous avons sous les yeux remplit parfaitement ce double objectif.

Le cadre chronologique adopté s'étend de l'avènement de Dioclétien à la mort de Valentinien Ier (284-375). Telles étaient déjà à peu près les limites que s'était fixées Nicasie dans son *Twilight of Empire*. Si l'on peut discuter de la pertinence de dates aussi rigides, force est de constater que c'est bien dans ce large IVe siècle tétrarchique, constantinien et post-constantinien qu'intervinrent les transformations institutionnelles, stratégiques et tactiques sur lesquelles vécurent ensuite les armées impériales, pendant tout le Ve siècle en Occident, et bien au-delà en Orient. À lire le titre, on aurait cependant pu craindre que fût négligé l'héritage laissé par le IIIe siècle à l'Antiquité tardive, et que fût notamment éludée la délicate question de la réforme de Gallien ; dans son article placé en exergue du volume, Yann Le Bohec atténue ces craintes. Il dresse une chronologie des événements politiques et militaires survenus entre 235 et 284, suivant, en dépit d'une certaine mode, une périodisation fort louable qui consiste à placer le plus dur de la « crise » entre 260 et 275. La réforme de Gallien, dont la conséquence principale fut l'interdiction des commandements militaires aux sénateurs, est donc envisagée, quoique brièvement ; elle est considérée comme plutôt néfaste à l'armée romaine, qui en sortirait privée de cadres de valeur.

L'ouvrage s'organise ensuite en quatre parties. La première est consacrée aux sources de l'histoire militaire. Après l'utile panorama de ces sources que propose Guy Sabbah et le précieux catalogue que dresse Carmen Castillo des tribuns militaires cités par Ammien Marcellin, le lecteur aura le plaisir de trouver une traduction française du *De rebus bellicis*, proposée par Hélène Jouffroy, sur la base d'un travail collectif. On ne peut que se réjouir de voir ce texte mis ainsi à la disposition directe du chercheur francophone. Après les sources littéraires viennent celles qu'offrent les traditionnelles sciences annexes de l'histoire ancienne, textes juridiques, inscriptions, monnaies et archéologie. Pour ce qui est de l'épigraphie, on remarquera l'article de Christophe Schmidt Heidenreich, qui nous présente un dossier de cinq inscriptions de Lambèse, la célèbre garnison de la turbulente légion III *Augusta*. Ces cinq textes, issus des *principia* du Grand Camp, sont en fait des dédicaces émanant de trois gouverneurs de Numidie différents et toutes datables des années 284-293. Ce dossier est homogène et fort intéressant. On pardonnera volontiers à l'auteur la légère facilité de langage qui consiste à parler de tétrarchie pour la première décennie du principat de Dioclétien et de Maximien, époque où le collège impérial ne compte que deux membres. Si les aspects archéologiques, et notamment l'épineuse question de l'emplacement originel de ces dédicaces, sont soigneusement traités, on regrettera peut-être qu'un certain nombre de questions restent en suspens. On aurait aimé, par exemple, quelques explications sur le fait que le nom de Dioclétien ait été martelé sur plusieurs des inscriptions étudiées, alors qu'à la différence de Maximien, l'Auguste jovien ne semble pas avoir subi la *damnatio memoriae*. La phraséologie de ces textes aurait peut-être aussi mérité quelques lignes de plus. On sera ensuite reconnaissant à Jérémie Chameroy pour l'article dans lequel il envisage la monnaie comme source de l'histoire militaire. Il propose une double démarche, typologique d'une part, quantitative d'autre part. Dans le premier cas, il montre rapidement, mais avec pertinence, l'évolution des types de revers monétaires, soulignant la disparition des dieux païens et la présence croissante de la Victoire personnifiée dans les légendes comme dans l'iconographie. L'empereur guerrier est en outre de plus en plus souvent représenté au IVe siècle, que ce soit en combattant victorieux, en triomphateur ou traînant un

captif : cela pouvait mériter d'être rappelé. L'auteur ouvre ensuite la voie à une analyse quantitative des bronzes du IV^e^ siècle contenus dans les trésors, en se demandant dans quelle mesure la présence militaire sur un site influe sur l'approvisionnement monétaire de l'endroit. On peut en effet se demander quels étaient les mécanismes qui amenaient la monnaie de l'atelier à la main de son premier possesseur, et il serait étonnant, même dans le cas du monnayage de bronze, que l'armée n'ait pas eu son rôle à jouer de ce point de vue-là. Plus que des conclusions qu'on présenterait, ce sont ici des pistes méthodologiques qui sont ouvertes, mais elles semblent fort prometteuses.

La seconde partie de l'ouvrage est ensuite consacrée à des études centrées sur des zones géographiques plus précise. L'éventail des régions étudiées est varié, s'étendant de la péninsule ibérique (Patrick Le Roux) à l'Orient (Mordechai Gichon, Ariel Lewin, Sergio Daris), en passant par la Gaule (Raymond Brulet, Rudolf Fellmann) et par la Bretagne (Mark Hassall). Mais c'est l'Afrique qui se taille la meilleure part (Yann Le Bohec, Pierre Morizot, Jean-Pierre Laporte, Noé Villaverde-Vega). Les candidats aux concours de l'agrégation et du CAPES d'histoire pour 2006 et 2007 devront travailler une question d'histoire ancienne portant sur l'Afrique romaine de 69 à 439 ap. J.C. ; ils pourraient donc trouver bien des éléments intéressants dans des communications comme celles de Yann Le Bohec sur l'armée d'Afrique (au sens large du terme) au IV^e^ siècle ou de Noé Villaverde Vega plus centrée sur la Maurétanie Tingitane. On remarquera aussi la belle étude de Jean-Pierre Laporte sur le rôle joué par l'armée dans la révolte de Firmus, ce chef berbère romanisé qui se souleva contre les Valentiniens (370-373) et dont le frère, Gildon, devait donner bien des soucis à Stilicon près de trente ans plus tard. Les causes politiques et les aspects militaires de ce soulèvement sont étudiés avec précision par l'auteur, qui montre en particulier comment les troupes provinciales se sont immédiatement ralliées à Firmus, comportement suffisamment rare pour être noté. La répression, menée par Théodose l'Ancien, père du futur empereur, est ensuite abondamment étudiée du point de vue tactique et stratégique, grâce à une critique habile des différentes sources à disposition et notamment du texte d'Ammien Marcellin. En se penchant sur les conséquences de l'événement, Jean-Pierre Laporte insiste sur l'appauvrissement de la province de Césarienne, par suite des pillages successifs menés par les troupes de Firmus et celles de Théodose l'Ancien ; il rappelle aussi que cette révolte fut largement à l'origine de l'ascension de l'usurpateur Magnus Maximus (383-388) et de Gildon qui, rebelle à l'autorité de son frère, s'était rangé du côté des impériaux, ce qui lui valut le titre de comte d'Afrique en 385 et la haute main sur les affaires africaines jusqu'à sa propre révolte en 397. À l'éloge de ce bel article, on nous permettra peut-être d'apporter un très léger bémol : en guise d'introduction, l'auteur s'intéresse à une inscription qui a déjà fait couler beaucoup d'encre, la dédicace du *Praedium* de Sammac, frère et victime de Firmus (*CRAI*, 1901, p. 170-171 = *AE*, 1901, 50). Ce texte, magnifique et surprenant, est un double acrostiche, composé, comme on aurait pu le rappeler, de huit hexamètres dactyliques. L'auteur en donne une transcription qui comporte quelques coquilles (p. 281). Ainsi, l. 2 : lire *Romanam* et non *romana* ; l. 6 : lire *cupientes* et non *cupiente* ; l. 8 : lire *triumfis* (conformément à l'orthographe tardive la plus répandue) et non *triumphis*. Jean-Pierre Laporte livre ensuite une traduction de ce texte, proposée récemment par Denis Lengrand. Sans entrer dans les détails, on se contentera de noter que la traduction de l'expression *in omni / munere* par « toujours » est un peu faible.

La troisième partie est consacrée à l'organisation de l'armée. Le premier article de cette section est une étude de tactique due à Everett L. Wheeler. Il s'agit de la première livraison d'un gros travail de fond, dont la seconde moitié est promise

pour le premier numéro de la *Revue des Études Militaires Anciennes*. Le contenu de ces quelque 50 pages dépasse largement le cadre chronologique que s'était fixé le colloque. L'auteur part de l'idée que l'*Acies contra Alanos* d'Arrien (v. 135 ap. J.-C.), qui se trouve être la seule source substantielle d'histoire tactique conservée depuis les commentaires de César et jusqu'aux œuvres d'Ammien ou de Végèce, est le reflet de la tactique la plus fréquemment utilisée par les armées de l'Empire romain. Or c'est un ordre de bataille proche de celui de la phalange (des rangs serrés, hérissés de lances) qui est employé pour faire face aux Alains. Le recenseur, profane en ces matières, s'est laissé convaincre par ce travail peut-être iconoclaste, mais bien documenté. On corrigera, p. 311, « XII Fulminatia » en « XII Fulminata ». C'est une inscription fort émouvante que nous présentent ensuite Thomas Drew-Bear, Hasan Malay et Constantin Zuckerman. L'épitaphe bilingue (grec et latin) de Valeria, veuve du tribun Dassianus, date du troisième quart du IV^e^ siècle et a été retrouvée à Maionia, en Mysie. Pour rendre hommage à la défunte, le lapicide y cherche en vain l'élégance ; aucun des 17 hexamètres qu'il grave n'est métriquement acceptable, à l'exception de l'avant dernier : *Post bis tricenos transactos mensibus [annos]*. Les auteurs remarquent que ce vers a dû être emprunté et citent à l'appui de cette hypothèse un certain nombre de passages trouvés dans d'autres épitaphes métriques, contemporaines de celle-ci et issues de zones géographiques variées. Nous signalerons juste, à titre indicatif, que ce vers rappelle Ps.-Tertullien, *Carmen aduersus Marcionitas*, V, 220 : *Post bis uicenos completis mensibus annos*. La langue assez corrompue de cette inscription — on pourrait parler de proto-roman — en rend l'interprétation malaisée. Dans ces conditions, on ne peut qu'être reconnaissant aux auteurs d'en avoir tenté une traduction. On ne se permettrait pas de corriger l'orthographe si la coquille ne risquait d'entraver la compréhension : l. 12, il faut lire « je me suis rendue (et non « rendu ») chez mon cher rejeton » (c'est la défunte qui parle). Pour les vers 14-15 (*Reddere uita (sic) peti, merui prece quodque r[ogaui] : / orbe pererrato requiem mihi parcat (sic) de[us]*), nous proposerons plutôt de traduire ainsi : « J'ai cherché à rendre l'âme ; j'ai mérité par mes prières tout ce que j'ai demandé : qu'après cette errance à travers le monde, Dieu m'accorde le repos. » La forme *quodque* vaut probablement, en effet, *quodcumque*, comme cela est bien attesté dans la langue tardive. Quant à la forme *parcat*, le contexte et la construction syntaxique invitent, comme les auteurs auraient pu le souligner, à y voir une faute du lapicide, qui aurait dû graver *pariat*. Concernant l'attaque du vers 15, *orbe pererrato*, nous ajouterons qu'elle provient probablement très directement d'Ovide, *Métamorphoses*, III, 6. Au v. 7, la carrière militaire en ordre direct de Dassianus est évoquée en ces termes : *centurio primus domesticus inde trib[unus]*. Les auteurs n'arrivent pas à identifier le grade de *centurio primus*. Peut-être peut-on voir dans la forme *primus* une hypercorrection pour *primum*, probablement déjà prononcé [primu], voire [primo]. Il s'agirait donc d'un adverbe à comprendre en fonction de *inde*. Dassianus aurait été « d'abord centurion, *domesticus*, puis tribun ». Ce n'est là qu'une hypothèse parmi d'autres possibles ; et il appartiendra aux historiens de censurer, le cas échéant, le philologue. On corrigera enfin peut-être, p. 413, *adipiscam* en *adipiscar*, cette deuxième forme semblant préférable, malgré le caractère peu soigné de la langue de l'inscription.

La quatrième partie, plus courte et peu homogène, est consacrée aux aspects économiques, sociaux, et religieux. Les trois dernières communications ont trait à l'histoire du christianisme ancien. Dans un article de réflexion qui bouscule quelques idées reçues, Roberto Bartoloni revient sur le thème de l'objection de conscience des chrétiens, à travers quelques exemples de soldats martyrs mis à mort à l'époque tétrarchique pour avoir refusé de se soumettre à la discipline

militaire. Il considère que très peu de Romains étaient en fait prêts à refuser de combattre par principe religieux, car, comme leurs compatriotes païens, les Romains chrétiens devaient ressentir comme un danger la pression exercée par les barbares à cette époque. La plupart des soldats martyrs seraient en fait morts pour avoir refusé non le métier des armes, mais l'idolâtrie et les sacrifices païens qu'on voulait leur imposer.

Ces actes de colloque forment donc un beau volume, ouvrant des pistes nouvelles, dans la salutaire optique de pluridisciplinarité qui fait maintenant plus ou moins l'unanimité parmi les spécialistes de l'Antiquité tardive. De manière globale, on n'émettra que deux réserves sur des points de détail. On regrettera premièrement l'absence d'un index, mais Yann Le Bohec promet sa parution prochaine sous forme d'un volume séparé. On remarquera ensuite l'exiguïté des moyens mis à la disposition du colloque ; la qualité matérielle du volume d'actes s'en ressent, mais cette difficulté ne fait qu'accroître les mérites des organisateurs.

François Ploton-Nicollet.

Valerio Neri, *La bellezza del corpo nella società tardoantica. Rappresentazioni visive e valutazioni estetiche tra cultura classica e cristianesimo.* (Coll. Studi di storia, t. 10) : Bologna, Pàtron editore, 2004, 409 pages.

À l'image de la diversité des recherches de son auteur, Valerio Neri, spécialiste italien de l'Antiquité tardive qui s'est déjà penché autant sur les marginaux que sur la figure de l'empereur, le présent ouvrage propose une synthèse à la fois ambitieuse et inédite sur le vaste sujet de la beauté du corps dans la société du Bas-Empire.

D'emblée, le discours est placé dans une perspective spécifique affirmée avec force : dans la mesure où la beauté ne peut être que le résultat d'une construction sociale, comme le suggère d'ailleurs un passage intéressant de l'introduction mettant en parallèle le caractère « ascétique » du modèle esthétique féminin dans l'antiquité et à notre époque (p. 6-8), c'est bien « l'histoire sociale de la beauté » (p. 11) qui se présente comme l'objet de l'étude : il s'agit de mettre en évidence les modalités de la perception visuelle du corps entendu comme système de signes à décoder au sein de la société dans laquelle il évolue.

La méthode adoptée est elle aussi originale : c'est sur la lecture large de textes très différents que se fonde Valerio Neri, pour qui les sources littéraires constituent, dans la recherche de modèles esthétiques, une base plus fiable que l'iconographie. La présence, en fin d'ouvrage, d'une trentaine de reproductions rapidement commentées au fil du texte reste à cet égard plus illustrative que fondamentale.

La démonstration, refusant une perspective chronologique inadaptée, s'articule en trois grandes parties équilibrées qui sont la somme de chapitres brefs offrant une étude à la fois très détaillée et un peu rapide lorsque l'intérêt du lecteur porte sur un sujet précis. Mais c'est là une difficulté inhérente à un projet d'une ampleur aussi vaste qui, finalement, allie une excellente vision d'ensemble du sujet avec la découverte de textes rares.

La première partie évoque le passage de la perception purement visuelle du corps au discours sur la beauté. Les analyses, portant notamment sur la nudité et les différentes fonctions du vêtement ou des ornements, c'est-à-dire sur ce que l'auteur nomme les « circonstances sociales de la vue du corps », soulignent bien l'ambiguïté fondamentale de la relation au corps, oscillant toujours, que ce soit dans le monde païen ou chrétien, entre innocence et érotisation. Ambiguïté encore en ce qui concerne les tabous visuels dans la pensée chrétienne, où c'est tantôt le regard en

soi qui est condamné (par exemple dans l'*Ecclésiastique* 9, 8), tantôt celui qui est orienté par une passion intérieure (*Matt.* 5, 27), quand ce n'est pas la possibilité même de la maîtrise du regard qui est remise en question (chez Augustin notamment). Sur ce point, la pertinence de l'analyse ne peut que nous faire regretter l'absence d'une réflexion comparable sur les tabous visuels, si nombreux, dans le monde païen.

Suivent des pages plus classiques sur l'évaluation esthétique du corps, qu'elle soit immédiate, fondée sur les critères habituels (la taille, la couleur etc.), ou plus analytique, ce qui conduit à évoquer la spécificité des principes de la physiognomonie dans l'Antiquité tardive, notamment en ce qui concerne la grandeur et la luminosité des yeux. L'analyse aboutit alors à l'idée d'une beauté du corps procédant moins de la somme d'éléments beaux que de leur relation, fondée sur les principes d'*unitas*, de *parilitas* et d'*aequalitas*, tout en admettant la persistance, dans ce processus complexe d'évaluation de la beauté du corps, d'une part d'irrationnel.

Cette première étape se clôt alors sur de belles pages liant l'esthétique à la philosophie et à la théologie. L'analyse, très nourrie, des perspectives stoïcienne, épicurienne et surtout platonicienne prépare avec bonheur la réflexion sur la placede la beauté dans la pensée chrétienne. L'exemple de Plotin est ainsi développé dans la mesure où, sans refuser la position platonicienne, il réduit progressivement l'importance de la beauté du corps au profit d'une perspective spirituelle, ce qui représente une forme de transition avant la synthèse augustinienne où la beauté du corps, cet *infinitum bonum* (*De ciu. Dei* 15,22), est une part essentielle de la nature humaine créée par Dieu.

La deuxième partie de l'ouvrage s'attache ensuite à la relation entre la beauté corporelle et le statut social et politique de l'individu, en particulier en la personne de l'empereur. Là encore, l'auteur, fidèle à une pédagogie du détour, prend le temps de proposer une analyse poussée des modèles culturels qui ont nourri la représentation impériale dans l'Antiquité tardive : Homère, Alexandre et l'hellénisme, Auguste ouvrent la voie à l'importance fondamentale, dans la représentation littéraire et iconographique du souverain de l'époque tardive, du lien étroit entre la beauté du corps et la supériorité morale et spirituelle d'une âme proche du divin, notamment à travers le regard dont la fixité reflète aussi bien l'attention portée vers l'au-delà que la maîtrise des éminentes vertus politiques que sont la *uigilantia* et la *prouidentia*. Le rapprochement avec l'étonnant *Misopogon* de Julien, où l'empereur met lui-même en scène, sur un mode satirique, ses propres défauts physiques, en est d'autant plus pertinent, tout comme les pages consacrées à la beauté de l'impératrice où, là encore, l'auteur joue du contraste en évoquant la dimension charnelle de sa beauté, absente du modèle masculin. On soulignera encore la présence de pages aussi originales que convaincantes sur la beauté du philosophe ou des ascètes, toujours envisagée sous l'angle des nuances dues aux origines sociales, ou encore sur la beauté des barbares, où les *topoi* classiques sont revisités grâce à une mise en perspective des jugements esthétiques avec l'impact de l'élargissement de l'Empire.

Enfin, la dernière étape de l'ouvrage se propose de cerner les contours des corps imaginaires présents dans les religions chrétienne et païenne, avec cependant un certain déséquilibre en faveur de la première (60 pages contre 10). Sont notamment évoqués le problème de l'anthropomorphisme divin, la part de beauté céleste et humaine présente chez le Christ et Marie, ainsi que les spécificités du corps martyrisé, tantôt abandonné à la cruauté du bourreau, tantôt lui opposant une beauté d'une résistance miraculeuse, comme dans le cas du martyre de Perpétue et Félicité. Les textes utilisés pour l'analyse des corps ressuscités, notamment des passa-

ges de Grégoire de Nysse, Ambroise et Augustin, sont analysés avec rigueur et conviction, tout comme ceux esquissant une intéressante « esthétique du diable ». L'étude se clôt sur une vingtaine de pages consacrées à l'élaboration littéraire de la beauté, en particulier dans les *Ethiopiques* d'Héliodore et la poésie érotique byzantine. Sur ce point, on ne peut que regretter la rapidité de l'analyse au regard de la richesse des perspectives, tout comme on peut s'étonner de l'absence des remarques relatives à des pages aussi riches, en ce qui concerne l'élaboration imaginaire de la beauté et de la laideur, que celles de la *Psychomachie* de Prudence, éclairée par l'article de J. Fontaine sur « La femme dans la poésie de Prudence », *R.E.L.* 47bis, Paris, 1970, p. 59-83. On trouve également chez Maximien une recréation hardie de la beauté de la *Graia puella* dans l'imaginaire du poète vieillissant (*Elégies*, 5) et plus largement un refus intéressant de l'éthique chrétienne de la continence.

Pour autant, les 20 pages de bibliographie ainsi que l'index des textes antiques et des noms propres cités rendent bien compte de la somme remarquable de travail que représente l'ouvrage de Valerio Neri, dont l'un des points forts reste incontestablement la richesse de ses sources. Tout au plus peut-on regretter l'absence de renvoi, même indicatif, à l'ouvrage de Jas Elsner, *Art and the Roman Viewer : the transformation of art from the pagan world to christianity*, Cambridge, 1995, qui nous semble offrir de belles analyses complémentaires sur l'iconographie impériale tardive, notamment à travers les exemples de Dioclétien et de Justinien et Théodora.

Il reste que l'ouvrage se distingue par une érudition ne sacrifiant jamais à la clarté du propos et par l'absence de toute tendance à la systématisation, qui menace souvent les ouvrages de cette ampleur : dans sa dialectique entre culture classique et judéo-chrétienne à la recherche d'une « visibilité du sens », Valerio Neri nous propose un travail tout en nuances auquel nous ne connaissons pas d'équivalent.

Sophie Malick-Prunier.

Yves Modéran, *Les Maures et l'Afrique romaine (IV^e^-VII^e^ siècle)*, Bibliothèque des Écoles françaises d'Athènes et de Rome, fasc. 314 : Rome, 2003, 900 pages.

Le titre de ce livre ambitieux, bien construit et bien écrit, doit être explicité. Par « Maures », dans l'Antiquité tardive, il faut entendre, sans limitation géographique, les Africains restés intégrés dans un cadre tribal, rejoints sans doute, au déclin du pouvoir vandale, par nombre d'ouvriers agricoles occasionnels ou de colons attachés à la terre. Quant à la dénomination d'« Afrique romaine », saisie du IV^e^ au VII^e^ siècle, elle vaut aussi, dans l'esprit de l'auteur, soucieux de souligner le primat de la continuité culturelle sur les ruptures politiques, pour les périodes vandale et byzantine. Au reste, cette somme, depuis longtemps attendue, présente un intérêt qui déborde largement ce cadre. Elle succède, sans les remplacer exactement, à deux « classiques », fort anciens, des études sur l'Afrique du Nord durant l'Antiquité tardive : Chr. Courtois, *Les Vandales et l'Afrique*, Paris, 1955, et Ch. Diehl, *L'Afrique byzantine*, Paris, 1896.

L'ouvrage comporte cinq volets, précédés d'une introduction qui retrace, avec une vive intelligence critique, toute la recherche antérieure. Sont donc considérés successivement : « Les Maures au début du VI^e^ siècle : identité et histoire », un tableau inaugural très fouillé ; « Les Maures de l'extérieur et le problème des Néoberbères » ; « Les Maures de l'intérieur », la partie la plus longue de l'ouvrage en raison du problème crucial que constitue le statut des Maures inclus dans le

monde romain ; « Maures et Romains à l'époque byzantine » ; enfin « Le monde berbère au temps de la conquête arabe ». Cette dernière partie est un défi historiographique que l'auteur a su relever, en maîtrisant, avec le concours d'Ahmed SIRAJ pour les textes en langue arabe, une documentation toute différente de celle qui éclaire les périodes précédentes. Ainsi, en privilégiant l'élément essentiel de continuité qu'est le peuplement berbère, l'auteur, avec plus de réussite que tout autre, a pu jeter, entre la période byzantine et les débuts obscurs de l'Islam en Afrique, une passerelle qui reste, il est vrai, parfois fragile malgré ses précautions méthodologiques

Le mérite capital d'Y. MODÉRAN est d'avoir centré son étude sur l'histoire des Maures, au sens élargi que prend cet ethnique à partir du IV^e^ siècle, et d'avoir adopté une perspective africaine, en s'efforçant de ne pas se borner aux sources latines et grecques. Le propos est toutefois limité du fait que le libyque, dans ses variétés, à coup sûr parlé par les Maures, n'a pas laissé de documents exploitables par l'historien de l'Antiquité tardive. Un autre mérite éminent de l'ouvrage est de nous mettre en garde contre la tentation de confondre le renouvellement de l'ethnonymie avec celui du peuplement. Dans la nébuleuse que constitue une confédération tribale, telle ou telle composante peut, à tour de rôle, servir de dénomination à l'ensemble. D'où la fragilité des théories qui reconstituent d'hypothétiques migrations sur cette base, et notamment celle de « l'appel de l'Ouest » (influencée inconsciemment par la conquête américaine de l'Ouest ?), conçue au XIX^e^ siècle par H. TAUXIER et amplifiée au début du XX^e^ par E.-F. GAUTIER, un géographe aujourd'hui un peu oublié, mais qui exerça son influence sur St. GSELL et, plus tard, sur Chr. COURTOIS. Pour l'auteur, certains contemporains ont sacrifié à ce mythe, dans le sillage de leurs prédécesseurs. Sur ce point, si on lui donnera en général raison d'avoir récusé une théorie plus séduisante que fondée, on se gardera de sous-estimer l'importance de l'accès terrestre à peu près unique à « l'île du Maghreb » qu'est le couloir tripolitain. Certes, l'hypothèse de bouleversements dans le peuplement de l'Afrique du Nord durant l'Antiquité tardive nous semble insoutenable, mais celle d'un long glissement d'est en ouest, favorisé parfois aux siècles précédents par la politique romaine, nous semble assez vraisemblable.

En choisissant de faire porter avant tout ses investigations sur le peuplement de « l'Afrique profonde » dans la longue durée, Y. MODÉRAN a pu mettre en évidence des facteurs et des évolutions jusqu'à présent imparfaitement perçus, comme l'importance des structures de la *gens* dans le maintien de l'identité culturelle des Maures, qu'ils aient vécu à l'intérieur de l'Empire ou sur ses marges. L'auteur pense qu'à partir du IV^e^ siècle, le poids de ces structures tribales a été renforcé par le retour au bercail d'un prolétariat rural déstabilisé par diverses crises. Par la suite, l'affaiblissement du pouvoir vandale après 480 a déséquilibré gravement le rapport entre l'autorité centrale et le monde tribal. Quant aux Byzantins, ils se sont contentés de faire renaître des îlots de romanité traditionnelle et ont renforcé les cloisonnements communautaires, sans suffisamment différencier leur politique à l'égard des Maures, selon qu'ils étaient stabilisés dans l'Empire ou que, demeurés nomades, ils tentaient d'y pénétrer périodiquement. En somme, l'irruption vandale et la reconquête byzantine, en provoquant de fait la réduction, sinon la destruction, d'un cadre de vie commune, ont peut-être tué dans l'œuf une civilisation berbéro-romaine en gestation sous l'Empire.

Nous ne saurions ici rendre compte de toutes les richesses de ce grand livre auquel les historiens de l'Afrique des siècles précédant la conquête arabe se réfèreront constamment dans les prochaines décennies. Nous préférons nous arrêter à deux points. En premier lieu, limiter le domaine des Maures de l'intérieur soulevés contre les Byzantins à la seule Numidie méridionale et à la Byzacène nous paraît

risqué, alors que tant de toponymes et d'ethnonymes mentionnés dans la *Johannide* de Corippus, et particulièrement dans son chant II, restent à identifier. On peut hésiter à localiser, avec l'auteur, les montagnes perçant les nuées et les forêts touffues dans les confins steppiques de la Byzacène ou dans le Gebel tripolitain prédésertique, dont l'altitude est assez modérée. Certes, Y. Modéran fait valoir (p. 70-74) la part de l'emphase épique et des déformations dues à l'idéologie chez Corippus. Mais, ce faisant, il prend le risque de semer le doute dans l'esprit du lecteur sur la réalité de la présence, dans la coalition maure contre Byzance, de nombre de peuples et de régions non identifiés, dont la concentration géographique ne serait plus dès lors à postuler. En somme, on peut se demander si Corippus n'est pas un émule tardif de Silius Italicus qui, dans ses *Punica* (III, 222-324), n'hésite pas à insérer dans l'armée d'Hannibal, parmi d'innombrables Africains, les Autololes du littoral atlantique du Maroc actuel, tout comme les Adyrmachides de Marmarique, voire les Nubiens ! Dans cette perspective, nous serions tenté de rapprocher les tribus du mont *Macubius*, dont le sommet soutient la voûte stellaire (Cor., *Ioh.*, II, 71-72), des montagnards *Malkhoubioi*, situés par Ptolémée (IV, 2, 5, Müller, p. 604) dans la partie orientale de la région montagneuse des Babors, et celles du mont *Nauusius* (*ibid.*, 146-147) des *Nagmus*(*ii* ?) que la *Table de Peutinger* (II, 4) localise non loin de *Cuicul* (Djemila) en direction d'*Igilgili* (Djidjelli) : on rencontre l'ethnonyme orthographié *Nakbousii* chez Ptolémée. Nous continuons même à penser qu'on ne peut définitivement exclure l'hypothèse que le poète ait évoqué les tribus du très septentrional Cap Bon (*ibid.*, 56-57), compte tenu de l'importance des fortifications byzantines à l'intérieur de cette péninsule, une importance qui ne peut guère se justifier que si des tribus y constituaient alors une menace (cf., tout récemment, T. Ghalia et F. Mahfoudi, « Aïn Teboursouk — *Tubernuc* et sa région, de l'Antiquité tardive au Moyen Âge », *MEFRA*, 115/2, 2003, p. 779-807, spécialement p. 800-801). En second lieu, dans sa dernière partie, l'auteur, en procédant à une réévaluation sévère et justifiée du crédit à accorder à Ibn Khaldoun comme historien des Berbères, est conduit à réexaminer en détail tous les témoignages de l'opposition célèbre entre *Botr* et *Branès*, qu'il circonscrit dans le temps et relativise à bon droit, sans arriver, après tant d'autres, à trouver, en partant de l'étymologie de ces termes, la clef de l'énigme : en quoi pouvait en effet consister une opposition entre « ceux qui sont coupés » (voire « amputés ») et « les porteurs de burnous », les premiers étant en général ralliés au camp arabe, les seconds s'y opposant ? Nous risquerons une hypothèse audacieuse. La circoncision ne semble pas avoir été à l'origine pratiquée par les Libyens (Hdt., II, 104, à vrai dire par défaut ; O. Bates, *The Eastern Libyans*, Londres, 1914, p. 140 ; St. Gsell, *HAAN*, VI, p. 10 ; on doit déplorer l'absence d'article consacré à ce fait de civilisation dans la précieuse *Encyclopédie berbère* !). On se demandera dès lors si les *Botr* ne sont pas les Berbères qui ont adopté l'usage de la circoncision au contact des conquérants arabes, ce qui a pu constituer un signe de ralliement, alors que les rebelles incirconcis étaient désignés métaphoriquement comme des « porteurs de burnous » ou *Branès*. Mais peut-être jugera-t-on que ce beau livre nous a trop fait rêver, et nous conseillera-t-on d'avoir recours au divan de Freud !

Jehan Desanges.